

Leadership et Exercice du Pouvoir dans le Mahābhārata

by Dr. Pradip Bhattacharya¹

traduit de l'Anglais par Gilles Schaufelberger

Ūrdhvaḥvāhur viraumy eṣa na ca kaś cic chṛṇoti me |
Dharmād arthaśca kāmaśca sa kim arthaṃ na sevyate ||

Je lève les mains et je crie, mais personne ne m'écoute !
Du devoir vient richesse et plaisir. Pourquoi le devoir n'est-il pas pratiqué ?
(Svargārohaṇaparvan, 5, 62)²

Six personnages se découpent sur le ciel de l'Himālaya. Alors qu'ils gravissent péniblement les pentes désolées, le dernier personnage, une femme, tombe soudainement. Une courte pause, puis les cinq reprennent leur ascension. Un par un, quatre d'entre eux tombent. Pourquoi ? Pourquoi ? Le vent hurlant soufflant dans les gorges glacées déchire la question en lambeaux. Le seul survivant ne regarde pas en arrière. Il disparaît à la vue sur le mont Meru — exeunt — suivi par un chien bâtard..

La première chose que voit Yudhiṣṭhira quand il entre au ciel, c'est Duryodhana trônant glorieusement sur un splendide siège et rayonnant comme le soleil d'une splendeur héroïque... Yudhiṣṭhira dit: (Svargārohaṇaparvan, 2, 12):

Ceci n'est pas le ciel !

¹ Pradip Bhattacharya, Calcutta, Inde. Secrétaire Général du Gouvernement du West Bengal, ancien membre du Conseil d'Administration de l'Indian Institute of Management, Calcutta, il fait partie du Comité Éditorial de son journal, Journal of Human Values et aussi du Conseil d'Administration de Webel Technologies Ltd. (une filiale d'Information Technology). Professionnellement membre du bureau de l'IAS (Indian Administrative Service), Pradip est titulaire d'une maîtrise de Lettres, Médaille d'or et d'argent et d'un Diplôme de troisième cycle cum laude de l'Université de Manchester, Docteur en médecine en Homeopathie, Pradip a publié 22 livres sur l'Administration Publique, la Mythologie Comparée, le Mahābhārata, l'Homeopathie, le Management et les Valeurs Humaines. Son dernier livre: Direction et Pouvoir; Aperçus Éthiques, Oxford University Press, 2001.
ex <http://www.boloji.com/writers/pradipbhattacharya.htm>

² Les traductions du *Mahābhārata* sont traduites, sans mention contraire, de la transcréation vers par vers de l'épopée par le Prof. P. Lal, *The Mahabharata*, (Writers Workshop, Calcutta, December 1968 ff.). Ce passage remarquable a été souligné par le Pr. P. Lal dans sa troisième lecture sur l'épopée de Vyāsa le 14 Novembre 1999 au G.D. Birla Sabhagar, Calcutta. Le texte sanskrit est emprunté à la récénsion Āryaśāstra (Calcutta, 1968 ff.).

Seule sur les pentes du Mont Meru, aspirant de courtes bouffées haletantes d'air rare et glacé, attendant sa fin, Yājñasenī-Draupadī revoit son passé défilier devant elle en tableaux chatoyants. Devenue enfin vraiment impératrice du Bhāratavarṣa (l'Inde); tous ses enfants et ses parents massacrés; son sakhā (ami) Kṛṣṇa et son clan décimés dans une querelle fratricide; les femmes Yādava enlevées à la garde d'Arjuna, porteur de l'invincible arc Gāṇḍīva, par des bandits porteurs de bâtons; sa belle-mère Kuntī se retirant dans la forêt et mourant dans un incendie; et maintenant, pas un seul de ces cinq maris ne revenant sur ses pas pour l'accompagner dans ses derniers moments. "nathavatī anathavat", cinq maris vraiment, mais toujours sans protection! Quelle était la raison du Kurukṣetra? Une lutte pour le pouvoir, l'assouvissement d'une vengeance, une guerre juste pour rétablir le dharma?

Quelles racines s'accrochent, quelles branches croissent
Hors de ces déchets pierreux? Enfant d'homme,
Tu ne peux le dire, ni le deviner, tu connais seulement
Un entassement d'images brisées³.

On a soif de pouvoir pour le plaisir qu'il procure, mais l'histoire des rois racontée dans l'épopée convoie une image bien différente: il faut renoncer au pouvoir individuel dans l'intérêt du bien public.

L'épopée nous raconte que, lorsque le libre jeu de l'individualisme avait conduit les forts à opprimer les faibles et que personne n'était là pour faire respecter les règles établies, les mécontents avaient renoncé à leurs pouvoirs individuels au profit du bien commun et demandé à Vaivasvat Manu d'assumer la suzeraineté. Pour sa peine, ils lui avaient offert un cinquième de leurs troupeaux, un dixième de leurs récoltes et un quart des mérites que ses sujets accumuleraient en suivant le dharma! (Śāntiparvan, 67, 23-27). L'ensemble massif du Śāntiparvan est consacré au discours de Bhīṣma sur les subtilités du dharma royal, la manière d'agir du roi, dans laquelle la déclaration clé est (Śāntiparvan, 69, 7):

Ātmā jeyaḥ sadā rājñā tato jeyās ca śatravaḥ |
Ajitātmā narapatir vijayeta katham ripūn ||

D'abord le roi doit se vaincre lui-même, puis ses ennemis.
Comment, s'il ne se vainc pas lui-même, vaincrait-il ses ennemis?

Il y a une autre aspect sur lequel l'épopée jette une lumière significative: les implications de l'exercice du pouvoir, quand on gouverne. Le premier roi fut Anaṅga, et

³ T.S. Eliot: "The Wasteland and other poems" Faber, 1922.

c'est avec son petit-fils Veṅa que nous est rappelé ce que le pouvoir entraîne dans son sillage: on n'en a jamais assez. C'est pourquoi on dit que le pouvoir corrompt, et quand il s'agit d'un pouvoir absolu, qu'il corrompt absolument. Veṅa devint un tyran, opprimant son peuple à tel point qu'il le fit périr et, à sa place, choisit Pṛthu pour roi, parce qu'il avait maîtrisé la science du daṇḍa (châtiment) qui soutient le dharma. C'est Pṛthu qui cultiva la terre, lui fit produire des fruits, de sorte qu'on appelle la terre "Pṛthivī" d'après lui. Parce qu'il protégea tout le monde du mal, on l'appela "kṣatriya" (protecteur), et parce qu'il était aimé de tous, il devint célèbre comme roi (Śāntiparvan, 69, 94; 125-126)

Raṅjitās ca prajāḥ sarvās tena rājeti śabdohyate | |

D'une certaine manière, l'épopée de Vyāsa est une étude sur l'us et l'abus du pouvoir. Ce n'est pas qu'en soi-même le pouvoir soit bon ou mauvais. C'est essentiellement une force, une arme, qui peut être utilisée pour sauver et encourager, ou pour nuire et extorquer. "Désirant d'abord le pouvoir comme un instrument pour accomplir d'autres fins, il en devient amoureux et le considère comme une fin en soi ... l'homme qui a bu la potion du pouvoir perd toute sagesse et, oublieux des fins qu'il aurait pu accomplir, régenté pour le plaisir de régenter⁴. C'est exactement ce que raconte Vyāsa.

Ce que l'épopée dépeint essentiellement, c'est le sort de la dynastie fondée par Yayāti et la lutte entre ses descendants pour s'assurer l'hégémonie sur le Bhāratavarṣa (l'Inde). Comme dynaste, il représente un tournant dans l'histoire puranique. De ses cinq fils, les Yādava, descendants de son fils aîné déshérité, Yadu, et les Paurava, descendant du plus jeune, Pūru, sont les plus importants. Une branche de la famille s'établit à Hastināpura, tandis que l'autre règne à Magadha. Les Kaurava, les Pāṇḍava, les Pāñcāla sont tous des Paurava et se battent entre eux sur le Kurukṣetra, tandis que le Yādava Kṛṣṇa préside sur tout cela.

Les premiers essais pour établir une suprématie tyrannique sont faits par Jarāsaṃdha du Magadha (le Bihar moderne). Il fait de Kaṃsa, le fils du chef de l'oligarchie de Mathurā, son gendre, et le manipule ensuite pour qu'il emprisonne son propre père Ugrasena. Kaṃsa devient le tyran de Mathurā. Un par un, Jarāsaṃdha emprisonne quatre-vingt-six princes, son but étant d'en sacrifier cent à Śiva pour célébrer son couronnement comme empereur (saṃraṭ). Autour de lui, il construit un cercle de tyrans qui abusent leurs peuples comme lui; Dantavakra de Karūṣa et Śiśupāla de Cedi dans l'Inde centrale, Bhīṣmaka de Vidarbha dans le sud-ouest, Kālayavana au delà de la frontière ouest, le roi de Kāśī (Benares) et Pauṇḍraka Vasudeva de Puṇḍra (Bengale) à l'est, Naraka de Prāgjyotiṣa (Assam) au nord-est. La seule personne qui possède une vision d'homme d'État lui permettant de percevoir le dessein de Kaṃsa est Kṛṣṇa. Pour éviter

⁴ C.M. Joad: *Philosophy for our times*, Thomas Nelson, London, p. 334.

aux Yādava d'être réduits en esclavage, il les persuade d'abandonner Mathurā, régulièrement attaquée par Jarāsaṃdha et de se réfugier dans la ville fortifiée de Dvārakā sur la côte occidentale. De là, il surveille d'un œil d'aigle le Bhāratavarṣa, cherchant désespérément une force pour les contrebalancer.

Si la situation avait été normale, on aurait pu trouver cette force à Hastināpura, car c'était là qu'avait régné le grand et juste monarque Bharata qui avait donné son nom au "Bhāratavarṣa". Mais, là encore, une soif de pouvoir personnel avait permis de brouiller la vision royale du bien public. Bharata, le dynaste éponyme, avait montré une vraie grandeur. Trouvant tous ses fils inaptes à régner, il laissa tomber l'adhésion aveugle à la primogéniture, adopta le brahmane Bharadvāja, le renomma Vitatha, et lui donna le royaume. Cette préoccupation pour le bien de son peuple prenant le pas sur la satisfaction des revendications de sa propre progéniture est ce qui place Bharata à part. Et c'est précisément l'absence de cette qualité chez ses descendants Śāmtanu et Dhṛtarāṣṭra qui annonce la chute de la dynastie. Le contraste que présente Śāmtanu avec son ancêtre Bharata est saisissant. En poursuivant la satisfaction de son désir personnel pour l'enivrante et parfumée fille de pêcheur, Kālī (Satyavatī) au teint sombre, Śāmtanu reste aveugle à toute considération concernant le bien de ses sujets, qui ont en Devavrata (Bhīṣma) un héritier apparemment parfaitement qualifié. Il contribue avec enthousiasme au vœu de Gaṅgādatta-Devavrata (Bhīṣma) de renoncer au trône et au mariage. Pour le remercier, il confère à son fils le don de choisir le moment de sa mort. Et cela devient le fléau de la vie de Bhīṣma.

Śāmtanu meurt avant que les fils qu'il a eu de Satyavatī atteignent leur majorité. L'aîné, Citrāṅgada, est tué en combattant un gandharva, sans le moindre signe de son demi-frère combattant à ses côtés. Vicitravīrya devient roi en tant que cadet, ne laisse aucune trace, et est prématurément pourvu par Bhīṣma, sur l'insistance de la reine-mère Satyavatī; avide de descendance, de deux jeunes épouses voluptueuses. Vicitravīrya meurt sans descendance. "Poussé par la passion, il devient victime de sa luxure" Ce sont les mots qui seront repris par son fils adoptif, Pāṇḍu, qui se lamente (Ādiparvan, 2, 70; 119, 2-5):

Un noble sang ne sert à rien.
Trompés par la passion, les meilleurs
Des hommes deviennent mauvais et moissonnent
Le mal qu'il ont semé.
Mon père était né noble
Son père était noble aussi.
La luxure a été sa ruine, il mourut
Alors qu'il était encore jeune,
Et dans son champ voluptueux,
Je fus semé par Kṛṣṇa Dvaipāyana.

Je suis une victime de la chasse,
Mon cœur est plein des tueries,
De la chasse aux gazelles.

Bhīṣma: un pouvoir inutilisé

C'est la mort de Vicitravīrya qui a permis pour la première fois à Bhīṣma de montrer ses qualités surhumaines. Quand Satyawatī le supplie de satisfaire le désir maladif d'Ambikā et d'Ambālikā d'avoir des fils (un cas typique de transfert, car c'est elle qui est prête à tout pour avoir des petit-fils) de sauver ainsi la dynastie de l'extinction, il répond (Ādiparvan, 103 , 15-18):

Je renoncerai aux trois mondes,
Je renoncerai au ciel,
Je renoncerai à plus que les trois mondes et le ciel
Mais je ne renoncerai pas à ma parole.
La terre peut renoncer à son parfum,
L'eau à son humidité,
La lumière à sa clarté,
Le vent à son mouvement,
Le soleil peut renoncer à sa splendeur,
Le feu à sa chaleur,
La lune à sa froideur,
Et le ciel à l'un ou à l'autre,
Indra, le tueur de Vṛtra, peut renoncer à sa valeur,
Yama, le juste, à sa justice,
Mais je ne renoncerai pas à mon vœu !

Et, là dessus, un commentaire extrêmement révélateur:

Que la destruction frappe le monde !
L'immortalité ne peut me tenter,
Ni la souveraineté sur les trois mondes !
Je ne renoncerai pas à mon vœu.

C'est là l'essence du dharma de Bhīṣma. Son attachement à son vœu de célibat prend la priorité sur tout le reste, y compris le bien commun. Le chaos qui se produira à

Hastināpura si personne n'hérite du trône ne le tracasse pas. Sa préoccupation majeure est que son vœu reste intact. Sa motivation est hautement complexe, un grand nombre de facteurs entrent en jeu: ressentiment envers sa mère Gaṅgā qui l'a privé de l'amour paternel depuis sa naissance, puis de l'amour maternel depuis l'âge crucial de l'adolescence; dégoût envers son père qui, oublieux de ses obligations envers son peuple, s'enamoure d'une jeune fille de pêcheur; colère contre Satyawatī, la cause du sacrifice terrible qu'il a dû faire. Une fois de plus, le résultat final est que son moi est placé au dessus du service.

Quelle est la nature de ce fameux vœu ? Ce n'est pas seulement le renoncement d'un Prince Héritier à ses droits sur le trône (comme l'ont fait ses ancêtres Yati et Devāpi), mais l'incroyable sacrifice du droit pour un kṣatriya d'engendrer une progéniture, pour favoriser l'engouement de son père pour une fille de pêcheur ! Et le plus futile dans tout cela est que ce vœu est encore respecté longtemps après qu'il a produit ses effets et même quand il est devenu dysfonctionnel, allant jusqu'à menacer l'existence même de la dynastie dont Bhīṣma est le seul représentant restant.

Du même style que l'observation obstinée de son vœu par Bhīṣma, est son attachement particulier à Hastināpura. Il est du même âge que Satyawatī, sinon plus vieux, mais ne la suit pas dans sa retraite dans la forêt après la mort de Pāṇḍu, quand Vyāsa conseille à sa mère (Satyawatī) et à ses deux belles-sœurs (Ambikā et Ambālikā) de ne pas assister au suicide de leur lignée. Bhīṣma est enfermé dans un perpétuel brahmacarya, le premier des quatre stades de la vie humaine. Il évite le stade du maître de maison, ne se retire pas dans la forêt et échoue à être saṃnyāsin (renonçant)⁵. Cela développe en lui une obsession pour Hastināpura, si forte qu'il ne peut se décider à défendre les Pāṇḍava que verbalement, mais a besoin de s'allier physiquement avec les fils de Dhṛtarāṣṭra bien qu'il sache qu'ils ont tort. Et il va jusqu'à conduire leurs armées contre les Pāṇḍava dans une cause qu'il sait injuste ! Vraiment, c'est un homme en conflit avec lui-même. La seule explication qu'il donne de son comportement est que lui et Droṇa sont rémunérés sur le trésor du monarque d'Hastināpura, et donc obligés de le servir. Et pourtant Yuyutsu, un fils de Dhṛtarāṣṭra, n'hésite pas à surmonter sa loyauté envers ses frères et à passer du côté qu'il sait être celui du droit. C'est Gāndhārī qui souligne à son époux, durant l'ambassade de Kṛṣṇa, que les guerriers sur lesquels son fils compte stupidement ne le mèneront pas à la victoire parce que, bien qu'ils combattent à ses côtés parce qu'ils sont rājapiṇḍabhayāt, rémunérés sur le trésor royal, leurs coeurs ne seront pas avec lui. (Udyogaparvan, 129, 53). Bhīṣma lui-même lui fait écho en leur disant que lui, ainsi que Kṛpa et Droṇa, sont liés aux Kaurava par nécessité, car ils sont rémunérés sur leur trésor (Bhīṣmaparva, 43, 41; 56; 71).

C'est Bhīṣma qui est l'instrument, involontaire, de la mort des successeurs au trône d'Hastināpura. Nous avons déjà vu que son empressement à fournir à ses frères des

⁵ NdT: les quatre stades de la vie (āśrama) sont: les études brahmaniques (brahmacarya), la vie de maître de maison (gṛhastha), la vie érémitique (vānaprastha) et le renoncement (saṃnyāsa).

épouses en excès a eu pour résultat la disparition prématurée de Vicitravīrya. Ensuite, il se démène pour procurer une seconde épouse à Pāṇḍu, dont le nom même indique la condition. Il est significatif que Dhṛtarāṣṭra, l'aveugle, n'ait pas été pourvu d'une deuxième épouse par Bhīṣma. Pāṇḍu était allé à un svayamvara (cérémonie du choix d'un époux) pour son propre compte, et on ne trouve aucun roi Kuru qui l'ait fait auparavant. Bhīṣma avait payé une dot considérable pour se procurer Mādrī qui deviendra la cause directe de la mort de Pāṇḍu.

Il est significatif aussi que Bhīṣma ne proteste pas quand Pāṇḍu quitte Hastināpura pour un exil volontaire et qu'il ne s'inquiète pas du sort de ce descendant de la dynastie dans les sauvages solitudes de l'Himalāya. Même la naissance des fils de Pāṇḍu, endeuillée par sa mort en faisant l'amour, n'éveille aucune curiosité dans la capitale et ne conduit à aucune ambassade vers la forêt pour célébrer la naissance d'héritiers à ce trône stérile. Il avait montré la même indifférence pendant la bataille qui vit la mort de son beau-frère, Citrāṅgada. C'est comme si Bhīṣma se plaisait à voir le phtisique Vicitravīrya absorbé par ses femmes, et ensuite l'aveugle Dhṛtarāṣṭra sur le trône, comme monarque en titre, et lui-même, toute puissante éminence grise, gouvernant effectivement le royaume qui lui appartenait seul. Malheureusement, l'arrivée de Śakuni, accompagnant sa sœur à Hastināpura durant son confinement à vie dans l'obscurité que lui avait imposé Bhīṣma, a changé la manière dont les choses vont finir. N'est-il pas symptomatique de l'insensibilité de Bhīṣma aux sentiments humains qu'il n'ait jamais demandé à Gāndhārī pourquoi elle s'était bandé les yeux définitivement, ou qu'il ne lui ait pas demandé de ne pas le faire? C'est comme si, ayant refoulé ses irrésistibles pulsions sexuelles, et n'ayant pas réussi à les sublimer, Bhīṣma était devenu totalement misogyne, et s'était protégé contre toute perception des sentiments des autres, spécialement des femmes. On le voit bien dans son indifférence à la situation difficile dans laquelle il place Ambā et qui se terminera par son suicide. Hastināpura, que Śakuni ronge de l'intérieur, exsudant ce poison qui corrode la dynastie, devra en payer le prix. De façon incroyable, Bhīṣma reste encore un spectateur silencieux devant l'empoisonnement de Bhīma, l'incendie de la maison de laque, la partition du royaume, la tricherie durant la partie de dés, le déshabillage de Draupadī, le refus de rendre Indraprastha à la fin de l'exil. C'est un exemple parfait de l'attitude du "Témoin", subitement abandonnée quand la guerre commence. Alors, inexplicablement, le Témoin se change en Combattant: il combat ceux à la cause desquels il croit, mais qu'il prendra un malin plaisir à ne pas soutenir.

Dans cette vie tragique, mon Dieu, pas besoin d'être méchant.
La passion met en branle le complot,
À cause de la fausseté qu'elle comporte⁶.

⁶ George Meredith: "Modern Love", 1862. Je remercie le Prof. Amitava Roy, Shakespeare Professor, Rabindra Bharati University, de m'avoir communiqué cette référence.

Il est suprêmement ironique que le prince qui a mérité le surnom de Bhīṣma (le terrible) et a acquis la réputation d'être le plus grand des renonçants, soit si inextricablement lié au trône de son père, que non seulement il préside au suicide de la dynastie, mais y participe dans le camp qu'il sait fautif ! En vérité, Devadatta-Gaṅgādatta-Bhīṣma est un autre Prométhée, lié par une chaîne infrangible aux sommets caucasiens glacés du trône d'Hastināpura, tenaillé par une agonie éternelle alors que la querelle fratricide des fils de Dhṛtarāṣṭra et de Pāṇḍu ronge sans fin ses parties vitales. Car, vicieusement, il ne peut pas, ou ne veut pas mourir, avant d'être libéré par les flèches mortelles déversées par un petit-neveu qui l'aime.

Le fait que Bhīṣma n'ait jamais jeté un regard à l'est d'Hastināpura sur les ambitions impérialistes alarmantes de Jalasaṃdha, le roi de Magadha, alors même que celui-ci avait capturé presque une centaine de rois et attaqué Mathurā à plusieurs reprises, en dit long sur sa prétendue sagesse. Un contingent d'Hastināpura avait même accompagné une attaque de Magadha sur Mathurā. On a l'impression que Bhīṣma dirige un royaume petit et faible, uniquement préoccupé par l'ennemi traditionnel, les Pāñcāla (c'est pourquoi Droṇa, l'ennemi juré de Drupada, est immédiatement embauché à Hastināpura), aveugle à la menace grandissante des forces combinées de Jarāsaṃdha, Śiśupāla, Dantavakra, Kāśi, Pauṇḍraka, Naraka, Kālayavana, se rassemblant au sud, à l'est et à l'ouest. Bhīṣma se contente de sécuriser la frontière nord-ouest par des alliances matrimoniales avec Madra et Gāndhāra et la frontière ouest en mariant Duḥśalā, la fille de Dhṛtarāṣṭra, avec Jayadratha, le roi du Sindhu. Il ne s'était pas aperçu que le lien ténu avec Kāśi, en aval du Gange, dont les princesses étaient les reines-mères d'Hastināpura, avait été brisé par Magadha. C'est le jeune Kṛṣṇa qui met un terme à ces desseins impérialistes en tuant un à un chacun des tyrans, sans aucune aide de Bhīṣma, pourtant réputé le plus grand homme d'État de l'époque.

Cet homme d'État manqué, ce misogyne par excellence qui abuse de ses prouesses guerrières pour ruiner les vies d'Ambā, Ambikā, Ambālikā et Kuntī, et observe sans protester Duḥśāsana qui essaye de déshabiller Draupadī, est aussi un Commandant en Chef qui prive son armée de son meilleur guerrier, Karṇa, en l'insultant si grossièrement qu'il se retire de la bataille. De plus, il annonce qu'il ne tuera pas un seul des Pāṇḍava, qu'il les chérira la nuit dans ses pensées bien qu'il les combatte le jour. Quel splendide moyen de regonfler le moral de son armée ! Pendant dix jours, il tue des milliers de soldats innocents, mais pas un seul Pāṇḍava. Contrairement à Droṇa, il ne pense même pas à capturer Yudhiṣṭhira afin de mettre fin à la guerre. C'est comme s'il essayait d'épuiser Duryodhana jusqu'à ce qu'il accepte un armistice. À plusieurs reprises Duryodhana exprime son angoisse devant la manière de commander à contre-cœur de Bhīṣma, à laquelle il ne veut pas renoncer. Un étrange dharma, en vérité !

C'est un fait que Bhīṣma chevauche l'épopée comme un colosse, et c'est pourquoi, pendant plus d'un millénaire, il a été célébré comme le dépositaire de la science politique et l'incarnation du code du guerrier, jugulaire-jugulaire, digne d'être admiré par toutes les

générations. Cette aura est comme le voile d'or des Upaniṣad, qui cache le visage de la vérité. Ce que nous montre Vyāsa, c'est Bhīṣma représentant le dernier rempart de l'ancien dharma, dans lequel la loyauté envers le clan prend le pas sur toutes les autres exigences; dans lequel la fidélité à la parole donnée était l'essentiel et la finalité; dans lequel des considérations sur un bien commun plus général n'entrent pas. Cette trompeuse aura de perfection est brutalement dissipée dans l'épisode du déshabillage de Draupadī (Draupadīvastraharaṇa). Jamais les insuffisances du comportement de Bhīṣma n'ont été aussi cruellement mises en lumière que quand Draupadī le défie de s'en tenir aux principes de la noblesse que la cour des Kuru est censée faire respecter.

Écoutons ce dialogue traumatisant (Sabhāparvan, 67, 38-40; 47; 49; 53):

Draupadī dit:

C'est très mal, très mal,
De me traîner durant mes règles
Devant les héros des Kuru. Mais personne
Ici ne trouve cela mal!
Oh, quelle honte! Si tous
Ces grands héros des Kuru
Ne trouvent rien de mal ici, alors
Le dharma des Bhārata
Est mort, le dharma
Des kṣatriya est mort!
Droṇa, Bhīṣma, Vidura
Et le grand souverain
Ont perdu leur grandeur! Sinon,
Pourquoi resteraient-ils silencieux.
Il n'y a pas de sabhā (assemblée) sans anciens,
Pas d'anciens sans dharma, Il n'y a pas de dharma sans vérité
Et pas de vérité sans honnêteté.

Bhīṣma dit:

Noble femme... Que puis-je dire ?
Tout cela est étrange.
Le dharma est très subtil,
Très déroutant.
Je ne sais pas quoi dire.

Ici, Bhīṣma préfigure Hamlet, s'arrêtant à un dilemme philosophique, alors que l'honneur d'une reine est en jeu. En Bhīṣma, inconsciemment, jouent des griefs profondément enfouis envers sa mère et sa belle-mère, qui l'amènent à traiter toutes les

femmes comme sa propriété. Il oublie totalement le devoir qui est le sien, en tant que patriarche, d'établir un exemple que les autres suivront. C'est pourquoi, remarquant son silence, Karṇa soutient que Draupadī a été dûment gagnée. Tous observent, dans un silence stupéfiant de dureté. Tandis qu'elle est sur le point d'être traînée dans le quartier des esclaves, Pāñcālī fait une dernière tentative pour réveiller l'humanité endormie de la cour des Kuru dont Bhīṣma est supposé être le gardien (Sabhāparvan, 69, 6; 8; 14).

Jamais auparavant nous n'avons entendu dire
Qu'une femme ait été obligée
De se tenir devant une assemblée. Les Kuru
Ont brisé l'ancienne règle ...
Quelque chose doit être vraiment faussé,
Si les Kuru laissent leur
Innocente belle-fille
Être traitée de la sorte !
Où est votre sens du dharma ?

Bhīṣma répondit:
Lumineuse Dame,
J'ai déjà dit
Que le dharma est subtil !

Ce que va dire ici Bhīṣma est très important, car cela montre l'effondrement d'un système de valeur: le dharma est devenu une coquille vide (Sabhāparvan, 69, 15-16):

Ce que dit un homme fort
Devient le seul dharma.
Un homme faible peut avoir le dharma pour lui,
Mais qui l'écoute ?
Pour te dire la vérité,
Je ne sais pas quoi dire !

La face de la vérité est voilée, non pas par un voile d'or, mais par un voile tristement terni. Le plus grand des patriarches s'empêtre dans la dialectique pour savoir si Draupadī a été gagnée ou pas. Comme si ce problème avait plus d'importance que de protéger sa pudeur et de sauver la réputation de l'assemblée des Kuru, dont le code place la protection des faibles au centre de ses principes. L'embarras de Bhīṣma devient évident quand il se met à soutenir que la famille qui a pris Draupadī comme belle-fille ne s'écartera pas du chemin du dharma. Mais il ne lève pas le doigt pour la libérer des griffes

brutales de Duḥśāsana. Au lieu de cela, il approuve sa conduite, de façon incompréhensible (Sabhāparvan, 69, 19-20):

Ta conduite actuelle, ô Pāñcālī,
Est digne de toi.
Malgré tes souffrances, tu fais appel
Aux vérités du Dharma.
Nos anciens, savants en dharma,
Droṇa et les autres, se tiennent
Ici, les yeux baissés, comme des morts,
Leur souffle vital en allé.

Effectivement, le souffle vital de ce dharma s'en est allé. Ce qui existe, c'est le corps en putréfaction maintenu artificiellement en vie qu'exhibe finalement Bhīṣma, mort-vivant sur son lit de flèches. Il est significatif que l'interdiction explicite, le dégoût devant cette façon de procéder et les avertissements soient l'œuvre, non du kṣatriya Bhīṣma, protecteur d'Hasināpura, mais de Vidura, le fils d'un sage de caste mixte et d'une servante (Sabhāparvan, 71, 19-20):

Maintenant, ils insultent une femme !
La noblesse est morte.
Les Kaurava conspirent dans le péché.
Le dharma violé dans une assemblée
Détruit l'assemblée. Kuru,
n'abandonnez pas le dharma.

Le problème, c'est que Vidura est sans pouvoir. Tout au plus peut-il aviser, exhorter et plaider avec l'aveugle Dhṛtarāṣṭra qui, obsédé par son désir que le trône revienne à son fils Duryodhana, est sourd à tout appel. Au tout début de l'épopée, il nous est dit que les Kaurava sont un gigantesque arbre de passions dont la racine est le faible Dhṛtarāṣṭra, la graine l'infatuation, les branches la colère et l'orgueil enracinés dans l'ignorance (Ādiparvan, 1, 110; Śāntiparvan, 254, 1-4). La puissance de l'État est freinée, car:

Les meilleurs manquent de conviction, tandis que les pires
Débordent de passions intenses.

L'échec de Bhīṣma en tant qu'homme d'État réside dans le fait qu'il n'a jamais pratiqué le rājadharmā (le devoir de roi) dont, sur son lit de flèches, il parle longuement à Yudhiṣṭhira, ce qui semble être sa pénitence pour son inaction. Chez un kṣatriya, l'attitude de "témoin" ne fait que détruire sa politique. Le kṣatriya doit utiliser son pouvoir pour

protéger les droits des faibles, c'est cela son dharma, la vérité de sa nature. Y renoncer par suite d'un vœu qu'il s'impose à lui-même et devenir le Sublime Égoïste de l'époque, apporte dans son sillage misère et destruction, non seulement pour lui-même, mais aussi pour la société toute entière, dont il est la pierre angulaire, le pilier et la force. Renoncer au juste usage du daṇḍa (châtiment) et à l'exercice d'un juste pouvoir (lokasaṃgraha) qui maintient le peuple dans la voie du dharma, ce sont des abdications qui vont à l'encontre du code du kṣatriya. En fait, chez Bhīṣma, une ombre se glisse entre l'idéal et la réalité. Ici, en fait, on trouve un leader déchu.

Quand le sage céleste Nārada rend visite à Dhṛtarāṣṭra, il essaye de lui montrer les dangers qui guettent ceux qui exercent le pouvoir politique. Pour cela, il prend l'exemple de Yayāti, le fondateur de la dynastie. Yayāti dit (Ādiparvan, 89, 17-20):

J'ai vécu dans de nombreux royaumes,
J'étais adoré par les dieux,
Je brillais comme de l'or
J'étais puissant comme les dieux.
Pendant des millions d'années, j'ai fait l'amour
Avec les Apsaras dans les jardins Nandana,
Sous des bosquets d'arbres merveilleux
Resplendissant de fleurs,
Répandant des parfums délicats sur nous.
Mais un messager à l'horrible figure vint
Et cria par trois fois:
Perdu! Perdu! Perdu!
Et je tombais du Nandana.

Yayāti donne les raisons de sa chute: son amour-propre et une fierté démesurée pour ses actes vertueux (Ādiparvan, 89, 4-5):

Les mauvaises actions effacent les bonnes.
L'orgueil est le chemin de l'enfer.
J'étais vertueux, autrefois!
Tout cela s'en est allé, irrévocablement!

Il ne suffit donc pas d'être vertueux, il faut aussi être sage.

Sois sage et vertueux ... Apprends de moi / qui trouve le ciel.

Il est important de rappeler ici que Yayāti n'était pas obligé d'apprendre tout cela à ses dépens. Son père était Nahuṣa, le seul humain à avoir été choisi par les dieux pour

régner sur eux. Il a transformé le pouvoir que les dieux lui ont remis en un moyen de satisfaire son envie pour la femme d'Indra. Les qualités de tête et de cœur qui avaient conduit les dieux à élire Nahuṣa pour régner sur eux sont submergées dans le raz de marée de l'arrogance et de la passion qui efface toute noblesse et conduit à la perte du trône céleste. Curieusement, le fils ne tire pas profit des tribulations de son père. Au contraire, il répète la tragique histoire d'orgueil et de passion, et la catastrophe qu'elle entraîne, surtout chez ceux qui exercent le pouvoir sur les autres. Yayāti cède aux avances de Śarmiṣṭhā, fille du roi des démons Vṛṣaparvan et servante de son épouse Devayānī. Le résultat: il est affligé, instantanément, d'une terrible décrépitude que lui inflige le sage Śukra en colère. Mais le roi est la proie invétérée de ses appétits sensuels, et il demande piteusement à chacun de ses fils de prendre sa vieillesse et de lui redonner sa jeunesse pour quelque temps encore. Seul Pūru, le plus jeune, accepte et hérite du trône de Yayāti, après qu'on eut expliqué longuement au peuple pourquoi l'ordre de primogéniture n'avait pas été respecté. Yayāti s'ébat dans la forêt avec les apsaras, jusqu'à ce qu'il réalise que son désir ne peut pas être assouvi et qu'il revienne rendre à Pūru sa jeunesse et accepte sa propre vieillesse. Yayāti est très important pour nous: c'est un archétype de la passion en action, et ce qu'il dit à Pūru est empreint de sagesse, le fruit de l'angoisse et d'une expérience tourmentée (Ādiparvan, 85, 12-14; dans le Vanaparvan, 181, 12-14 Nahuṣa raconte sa chute due à l'orgueil):

Le désir n'a pas de fin,
Le désir croît quand on le nourrit
Comme la flamme sacrificielle
Lapant le beurre clarifié.

Devenir le seul maître
Des champs de riz, des champs de blé du monde,
Des pierres précieuses, du bétail, des femmes
Ce n'est toujours pas assez.

Rejette le désir!

Cette maladie tue. Le méchant
Ne peut s'y soustraire, la vieillesse
Ne peut l'affaiblir. Le vrai bonheur
C'est de le contrôler!

Ce qui suit est d'une extrême importance pour chacun de nous, enfermé dans (Ādiparvan, 90, 7):

Cet enfer terrestre
Qui semble n'offrir aucun soulagement.

Car Yayāti, c'est chacun d'entre nous, qui a récolté les fruits de son labeur, mais tombe ensuite victime de sa lubris innée et perd tout ce qu'il avait péniblement amassé, jusqu'à ce qu'un autre homme lui vienne en aide. Voilà l'essence de l'expérience que Yayāti a tirée de sa vaste expérience de la vie, ici et dans l'au-delà, et qu'il relate en réponse à la question : "Qui trouve le ciel ?" (Ādiparvan, 89, 5-7):

Celui qui est riche, et cependant sacrifie,
Celui qui est savant, et cependant est humble,
Celui qui connaît les Veda, et cependant vit en ascète,
Qu'il rejette l'orgueil de la puissance,
Qu'il rejette la vanité de connaître les Veda.
Le pouvoir, l'effort, sont vains et inutiles.
C'est le destin qui commande - souviens-t'en -
Et rejette l'orgueil et libère-toi du chagrin.

Mais Yayāti passe de ce fatalisme à une sérénité, célébrée des générations plus tard par un de ses descendants, Kṛṣṇa (Ādiparvan, 89, 9-10):

Le sage est toujours égal d'humeur:
Il ne s'attriste pas dans le chagrin, il ne se réjouit pas dans la joie...
Ô Aṣṭaka, Je ne crains pas la peur,
Je ne souffre pas dans la souffrance

Yayāti attaque directement l'orgueil (Ādiparvan, 90, 22; 24; 26):

Le sage dit: Sept portes,
Ascétisme, charité, sérénité,
Self-contrôle, modestie, simplicité,
Et gentillesse, conduisent au ciel.
L'orgueil les efface toutes.
Étude, contrôle de la parole, respect
Du rituel, célébration du yajña (sacrifice)
Ces quatre là éloignent la peur. Mêlées à l'orgueil,
Ces quatre créent la peur, ô roi.
J'ai tellement donné,
J'ai célébré tant de sacrifices,
Je suis savant,

Je suis fidèle à mes vœux -
Tout cela es redoutable!
Laisse-le de côté, absolument.

Quand nous étudions le *Mahābhārata* pour en tirer es leçons sur l'usage du pouvoir, trois personnages masculins viennent à l'esprit, côte à côte avec trois femmes. Bhīṣma est flanqué de chaque côté par Karṇa et Kṛṣṇa. De même Satyawatī forme un trio avec Kuntī et Draupadī.

Karṇa: je suis moi, tout seul - le pouvoir d'autodestruction

Karṇa, comme Bhīṣma, nourrit des griefs contre sa mère et est enchaîné par un concept démodé de loyauté envers son bienfaiteur, sans tenir compte de la valeur intrinsèque de la situation, ni du but supérieur du bon gouvernement. Cependant, le ressort principal de ses actes n'est pas ce dharma, mais l'infatuation qu'il a de lui-même. Pour Karṇa, c'est le statut social et le fait d'être reconnu qui constituent la source du pouvoir. Il est la contrepartie exacte de Bhīṣma, le Sublime Égoïste. Sa basse naissance est un ulcère qui ronge son âme et le pousse à des actes d'une prouesse incroyable: à lui seul; il conquiert pour Duryodhana tous les territoires que les quatre Pāṇḍava avaient conquis pour le rājasūya (le sacrifice royal) de Yudhiṣṭhira. Il a même vaincu une fois le puissant Jarāsaṃdha qui lui donne la ville de Mālinī en remerciement. Pour les mêmes raisons, il fait le vœu de ne jamais rien refuser à un mendiant et ainsi se prive délibérément de son invulnérabilité et prive Duryodhana, son bienfaiteur, d'une victoire assurée.

Ainsi, comme pour Bhīṣma, c'est cette détermination inflexible de s'en tenir à sa parole, quelles qu'en soient les conséquences, qui le conduit à sa perte. Dans les deux cas, leur propre moi est placé au-dessus de tout (dans le cas de Karṇa, même au dessus de sa loyauté tant vantée à Duryodhana et au-dessus de son but avéré de tuer Arjuna). Bien qu'il ne sorte pas victorieux de ses rencontres avec Arjuna, ni même avec les Gandharva quand Duryodhana est capturé, il empêche à lui seul l'armée des Kaurava d'être détruite par Ghaṭotkaca. C'est lui que Yudhiṣṭhira craint le plus. Kṛṣṇa attache beaucoup d'importance à Karṇa, sachant que s'il se tient à l'écart, Duryodhana n'oserait pas partir en guerre. Plus d'une fois, Kṛṣṇa essaye de persuader Karṇa de rejoindre les Pāṇḍava, et encore, pour la dernière fois, juste avant la bataille quand Karṇa, comme Achille, s'était retiré du combat sous les insultes de Bhīṣma. Même Bhīṣma le considérait comme un grand guerrier, et l'avait insulté délibérément pour prendre avantage de son hyper-émotive estime de lui-même et l'empêcher de combattre ses frères. Bhīṣma fournit une approche psychologique précieuse du caractère de Karṇa quant il lui dit que, par suite de

sa naissance contre nature — rapports sexuels entre un immortel et un humain, non sanctifiés par les rites du mariage — il a développé une envie malsaine de noblesse de caractère, accentuée par sa fréquentation d'un méchant individu comme Duryodhana.

Mais c'est ce guerrier qui traite publiquement Draupadī de catin, demande qu'elle soit déshabillée, et se regroupe avec six autres pour attaquer Abhimanyu, contre tous les règles d'un combat loyal. C'est Karṇa qui scelle le sort de ce vaillant adolescent en coupant par derrière la corde de son arc. Malheureusement, Vyāsa ne nous révèle pas les pensées secrètes de Karṇa. En prêtant la main au meurtre du fils de son rival, a-t-il senti qu'il prenait en quelque sorte sa revanche sur les nombreuses défaites que lui avait infligées Arjuna ? En traitant Draupadī de putain, dont personne ne se soucie si elle est nue ou habillée, prenait-il sa revanche d'avoir été publiquement rejetée par elle lors de son svayaṃvara à cause de sa caste ?

Tout ceci montre combien il est peu clair sur ce que représentent le dharma et le pouvoir, et c'est cette confusion sur le dharma que Kṛṣṇa lui renvoie à la face quand il implore Arjuna d'attendre jusqu'à ce qu'il ait retiré la roue de son chariot de la boue et puisse reprendre ses armes. Karṇa aussi est vraiment un homme en conflit avec lui-même, mais pourtant il fait incontestablement preuve de noblesse en taisant le secret de sa mère et de sagesse dans son jugement. Car il demande à Kṛṣṇa de ne pas révéler ce secret à Yudhiṣṭhira qui lui offrirait inmanquablement un royaume qu'il rendrait inévitablement à Duryodhana. Toute son énorme puissance a été entièrement mise au service de l'adharma par suite de la conscience profonde qu'il a de son ego lacéré. C'est un héros qui sait, comme Bhīṣma, qu'il est du côté du mal, mais il est esclave de sa parole et ne veut pas changer et soutenir ce qu'il sait être bien. Sa grandeur en tant qu'homme brille d'un grand éclat par le fait qu'il sait qu'il combat ses frères de sang et qu'il a promis de ne pas les tuer, alors qu'eux sont avides de tuer ce fils de cocher. Le fait qu'il ait détaché son armure de peau et arraché ses boucles d'oreille de chair symbolise le déchirement intérieur de sa propre psyché. Une part de lui-même sait que les plans de Duryodhana sont pernicious, et cette part, chez Karṇa, est tout ce qu'il y a d'admirable chez un homme. C'est sa part "Sūrya", brillant d'une gloire splendide qui, depuis le début, attire sur lui toute l'attention. C'est cela qui frappe l'œil de Duryodhana qui serre Karṇa contre sa poitrine d'une étreinte amicale. C'est cette part de lui qui défait chacun des frères à son tour, excepté Arjuna, et les laisse aller indemnes (avec même un baiser sur la joue de Bhīma, furieux mais impuissant), alors que s'il les avait tués ou s'il avait capturé Yudhiṣṭhira pour Duryodhana (comme Droṇa l'avait demandé), il aurait pu mettre fin à la guerre.

Cependant des relents d'intrigue et de méchanceté enveloppent ce soleil chez Karṇa. La roue du chariot de la vie de Karṇa, prise dans des sables mouvants, est aspirée vers le bas, doucement mais sûrement, alors qu'il contribue aux odieux abus de pouvoir de Śakuni et de Duryodhana, ardemment approuvés par le monarque aveugle Dhṛtarāṣṭra. La

main secourable offerte par Kṛṣṇa est refusée uniquement pour des raisons égoïstes. Comme le dit Kṛṣṇa (Udyogaparvan, 143, 47):

Le monde est condamné, parce que tu n'acceptes pas
Mes conseils.
Quand le monde est près de sa fin, mon ami,
Le mal semble le bien,
Le mal se loge dans le cœur
Et y reste.

Tout ce qui importe à Karṇa, c'est que sa réputation reste sans tache, à n'importe quel prix, et il doit montrer qui est le meilleur, d'Arjuna ou de lui-même. Karṇa est maintenant allé trop loin pour pouvoir revenir. La mort est peut-être son seul salut.

Kṛṣṇa: un pouvoir au service de la politique

Kṛṣṇa présente un aspect totalement différent. Il n'hésite pas à surmonter sa loyauté envers ses amis et ses parents; il tue son oncle maternel Kaṁsa devenu un tyran et son cousin Śiśupāla qui s'est rallié aux ambitions impérialistes de Jarāsaṁdha. Peu avide d'avancement personnel, Kṛṣṇa refuse de devenir le souverain des Yādava, et place le vieil Ugrasena sur le trône. Ses buts sont à l'opposé de ceux de Jarāsaṁdha; il ne sera pas samrāṭ (souverain absolu), son statut est celui de svarāṭ (indépendant), il fait tomber les tyrans et ceux qui profitent de la puissance publique. Finalement, en tuant Jarāsaṁdha, il restaure l'indépendance de près d'une centaine de chefs et libère les clans des Yādava et, en fait, le pays tout entier, du spectre du python de Magadha qui voulait tout enserrer. C'est l'exemple type du bon gouvernement (lokasaṁgraha). L'utilisation du pouvoir par Kṛṣṇa est précisément ce qui aurait dû séduire Bhīṣma: protéger les vertueux et détruire les méchants (Gītā, 3, 19; 4, 8)

paritrāṇāya sādḥūnāṁ vināśāya ca duṣkṛtām

Kṛṣṇa respecte Bhīṣma, mais préfère Vidura, car il est conscient des limites étroites de l'ancien dharma qu'il s'est donné pour mission de détruire. Pour cette tâche, il choisit les Pāṇḍava comme instruments pour mettre en place un état fondé sur les principes anciens où c'est le roi qui assure le bien-être et le bonheur de son peuple. Ils sont liés à lui par leur mère Prthā (sa tante paternelle) et sont libres des dysfonctionnements des concepts traditionnels du dharma de par la nature même de leurs paternités diverses. Il se

les attache plus étroitement en organisant l'enlèvement de sa sœur Subhadrā par Arjuna et en formant leur fils Abhimanyu à devenir un grand guerrier. Non seulement il rassemble les nombreux clans des Yādava en une confédération avec laquelle il faudra compter lors de la bataille du Kurukṣetra (et les deux camps rivaliseront pour obtenir leur alliance), mais il offre des richesses considérables aux Pāṇḍava et les forme à devenir des princes de plein droit. Il les fait reconnaître comme des princes bienveillants et justes par leur rôle dans la défaite de Jarāsaṃdha. Il s'assure que dans chaque royaume conquis ils rétablissent le roi sur son trône et ne lui demandent comme allégeance que sa présence au rājasūya (le sacrifice royal). À la fin de leur exil, il conseille une ambassade, malgré les vigoureuses protestations de sa sakhī (amie) Kṛṣṇā (Draupadī), afin que les Pāṇḍava ne puissent être accusés d'avoir précipité la guerre.

Le leadership de Kṛṣṇa durant la guerre elle-même est trop connu pour avoir besoin d'être redit. Son idée dominante est que ceux qui utilisent avec justice, dans toutes les circonstances, leurs forces à favoriser ce nouveau dharma - le bon gouvernement (lokasaṃgraha) - doivent être victorieux. Il n'est pas limité par l'attachement de Bhīṣma ou de Karṇa à un vœu qui est une fin en soi. Quand c'est nécessaire, il enfreint son vœu de ne pas prendre les armes et se précipite pour tuer Bhīṣma. C'est de nouveau lui qui empêche Arjuna de tuer Yudhiṣṭhira à cause d'une obéissance aveugle à un vœu. Sachant que Karṇa en pleine forme risque de surpasser Arjuna, il retarde la confrontation jusqu'à ce que Karṇa soit fatigué, et ensuite force Arjuna à le tuer alors qu'il est à pied et désarmé, sans tenir compte de ce que l'on pourrait dire, parce que, tant que Karṇa est vivant, les Pāṇḍava ne peuvent pas gagner la guerre. Pour la même raison, il les pousse à poursuivre un Duryodhana épuisé, sans lui laisser le temps de récupérer. Avec un instinct infallible, il emmène les frères victorieux hors de leur camp, autrement ils auraient été tués par Aśvatthāman dans sa furie destructrice. C'est lui qui évite à Bhīma d'être tué par l'arme Nārāyaṇa, d'être vaincu par Duryodhana dans le duel final et d'être écrasé à la fin dans l'embrassement furieux de Dhṛtarāṣṭra.

Et pourtant, ce conducteur suprême d'hommes a essuyé un échec avec son propre peuple. La confédération qu'il avait si laborieusement bâtie se détruisit d'elle-même, dans une lutte fratricide, aussi tragique et aussi définitive que l'holocauste du Kurukṣetra. Sa cause: une indulgence effrénée pour la liqueur et l'arrogance du pouvoir conduisant à insulter les sages de manière flagrante. Une fois de plus, c'est la liberté individuelle sans frein qui mène à la catastrophe. Cela nous rappelle le discours de Platon: c'est le "démocrate" qui est la source du tyran; en lui toutes les pulsions trouvent libre cours et il se considère autorisé à céder à ce qui le sollicite le plus puissamment à un moment donné, au lieu d'être guidé par une vision supérieure ordonnée poursuivant des fins valables par elles-mêmes, à savoir la beauté, la bonté et la vérité. Parmi celles-ci, la pulsion du pouvoir est la plus forte et elle établit une tyrannie sur le reste (C.M. Joad: *Philosophy for our times*, Thomas Nelson, London, pp. 285-7, 354).

Kṛṣṇa révèle de façon surprenante à Nārada la nature intensément humaine de ses souffrances (Śāntiparvan, 81, 5-10, trad. Pradip Bhattacharya):

J'ai écouté les commentaires amers de ma famille, bien que je leur ai donné la moitié de mes biens. Comme quelqu'un continue de frotter les bois pour allumer le feu, ma famille me retourne le cœur et le fait griller par ses critiques cruelles. Saṅkarṣaṇa est puissant, mais ivre; Gada et délicat et n'aime pas le travail; Pradyumna est captivé par sa propre beauté. Bien qu'ils soient de mon côté, ainsi que d'autres chez les Vṛṣṇi et les Andhaka, je passe mon temps sans défense. Āhuka et Akrūra sont d'excellents amis, mais si je montre de l'affection pour l'un d'eux, l'autre devient furieux; ainsi, je ne montre d'affection pour aucun. À cause de cette amitié, il est très difficile de les mettre de côté... Celui qui a Āhuka et Akrūra de son côté est incomparablement misérable et celui dont ils n'épousent pas la cause est incroyablement malheureux. Ô Nārada! Il faut que je les contrôle et c'est comme si je devais manœuvrer deux bateaux à la fois⁷!

La nature profondément humaine du dilemme de Kṛṣṇa n'a pas besoin d'être commentée. Il dit lui-même (Udyogaparvan, 79, 5):

ahaṃ hi tat kariṣyāmi param puruṣakārataḥ |
daivaṃ tu na mayā śakyaṃ karma kartum kathaṃ cana ||

Je peux manifester ma vaillance à l'extrême,
Mais je n'ai pas le plus petit pouvoir de changer le destin.

Cette humanité même de Kṛṣṇa est une part du secret qui se cache derrière l'irrésistible fascination qu'il exerce encore au vingt et unième siècle sur des millions de personnes. Il n'est pas besoin de lire la Gītā, l'épopée elle-même met en lumière les remarquables qualités de tête, de cœur et de bras, qui donnent à Kṛṣṇa une place prééminente parmi les leaders de l'humanité. La description la plus fidèle en est donnée par Bhīṣma lui-même quant il explique, durant le rājasūya (le sacrifice royal), pourquoi Kṛṣṇa doit être honoré au dessus de tous (Sabhāparvan, 26, 28-29; 38, 8-9/15-21):

Le soleil éclipse tous les objets brillants,
De même Kṛṣṇa éclipse tout le monde
Par sa sagesse, sa force et sa renommée.
Comme le soleil brillant

⁷ Joad op. cit pp. 285-7, 354.

Là où il n'y a pas de soleil,
Comme le vent soufflant
Là où il n'y a pas de vent,
Kṛṣṇa vient parmi nous,
Illumine et réjouit.
Certains, parmi les plus grands kṣatriya,
Ont été défaits par
Kṛṣṇa dans le combat,
Et c'est pour cela que nous révérons Kṛṣṇa,
Bien qu'il y ait d'autres
Grands rois et anciens.
Ô roi de Cedi, ne crois pas
Que nous soyons saugrenu
En révéran Kṛṣṇa, ou que nous
Désirions en tirer des bénéfices
Ou que nous pensions à lui
En tant que parent !
Nous le révérons d'abord
En gardant à l'esprit,
Son héroïsme, ses succès et sa gloire.

Il y a deux raisons pour
Révéran Govinda Kṛṣṇa:
Il connaît tous les Veda
Et leurs traités annexes
Et il a montré d'infinies prouesses

Qui d'autre que Keśava peut se vanter autant ?
Générosité, perspicacité, immersion
Dans la śruti, bravoure, douceur,
Humilité, initiative, intelligence, beauté,
Fermeté, joie et succès - c'est Kṛṣṇa

Et cependant, comment finit cet homme supérieur, ce puruṣottama ? L'empire de Justice qu'il a établi est un champ de cendres peuplé de veuves gémissantes et d'enfants, que Karṇa avait entrevu de façon si frappante dans un rêve relatif à Kṛṣṇa (Udyogaparvan, 143, 33):

Le puissant Yudhiṣṭhira monta sur une colline
D'ossements humains,

Sourit et mangea une crème douce dans
Une coupe en or.

Est-ce que c'est Duryodhana qui a eu le dernier mot quand, après avoir été frappé d'un coup en-dessous de la ceinture, il dit aux Pāṇḍava et à Kṛṣṇa (Mausalaparvan, 61, 50-53 - trad. Pradip Bhattacharya):

J'ai étudié les Écritures, donné des dons comme il est prescrit, gouverné la terre frangée d'océans, placé mon pied sur la tête de mes ennemis, possédé les plus grandes richesses et joui du rare plaisir savouré par les dieux, l'envie des autres rois. Enfin, j'ai obtenu cette mort dans la bataille à laquelle aspirent les kṣatriya qui suivent le dharma. Qui donc peut avoir une fin plus enviable que la mienne ? Maintenant, je pars pour le ciel, avec mes frères et mes amis. Vous tous, vous resterez derrière sur cette terre, morts-vivants, les cœurs serrés de chagrin.

Ici, Duryodhana semble représenter le leader qui a réussi. Souvenons-nous de la loyauté indéfectible de Karṇa et d'Aśvatthāman et de ces centaines de rois qui ont volontiers offert leurs vies pour lui. Les Pāṇḍava sont éclipsés par l'éclat de la noblesse de Duryodhana quand il s'élève pour défendre Karṇa quand on moque sa naissance supposée inférieure et qu'il plaide pour défendre la valeur innée comme vraie mesure de la noblesse au lieu de la juger par la naissance. C'est précisément la beauté de l'épopée de Vyāsa: il n'y a pas de réponses faciles dans la vie. Mais nous ne devons pas nous laisser emporter par la grandeur de son discours final. Sa fin même montre ce qui arrive quand le pouvoir est utilisé au service de besoins égoïstes. Il peut bien apporter d'illusoire succès immédiats, mais en fin de compte l'abuseur doit partager le sort désastreux de Nahuṣa et de Yayāti.

Les femmes: les vrais leaders

Satyavatī

Parmi les femmes, Satyavatī prend pratiquement Hastināpura d'assaut et s'assure que c'est son sang qui coule chez ses souverains. C'est à cause d'elle que Devavrata devient Bhīṣma et elle comble les désirs de son père adoptif - et sans aucun doute les siens propres - d'asseoir sa descendance sur le trône, d'une manière que Śāmtanu n'avait jamais imaginé alors qu'il cédait avec un empressement indécent aux conditions que son père

mettait au mariage. En amenant son fils illégitime Vyāsa à donner des fils aux veuves de son fils, elle a des descendants qui n'ont plus en eux aucune trace du sang royal de Śāmtanu. Elle est l'autorité incontournable à Hastināpura et possède, comme sa belle-fille Kuntī, un fils aîné né hors mariage. Mais, contrairement à Kuntī, elle n'a pas honte de reconnaître publiquement sa maternité illégitime; c'est l'avantage d'appartenir à une basse caste qui n'a pas à se préoccuper des apparences. Pour Kuntī, en tant que fille adoptive, toute mauvaise conduite jetterait l'opprobre sur les Śūrasena, comme Kuntibhoja le lui rappelle clairement (et, de manière significative, il l'appelle alors par son vrai nom, Pṛthā) en lui signifiant de satisfaire scrupuleusement Durvāsas. Après la mort de Pāṇḍu, Satyavatī se retire volontairement dans la forêt, contrairement à Bhīṣma, acceptant le conseil de Vyāsa de ne pas assister au suicide de sa race. En utilisant avec succès le pouvoir de son sexe pour obtenir ce qu'elle désire, Satyavatī nous rappelle les plus anciennes reines de la dynastie lunaire (candravaṃśa): Devayānī et Śarmiṣṭhā. Elle ressemble aussi à Śakuntalā, non seulement parce qu'elle a pour mère une apsaras, mais surtout parce qu'elle insiste, avant de céder aux avances amoureuses du roi d'Hastināpura, pour que son fils seul hérite du trône. C'est elle qui est responsable de la transformation de la chronique des Pūru en biographie des descendants de Kālī, la noire fille du pêcheur, grâce à son fils illégitime au physique ingrat engendré par un sage. Ainsi, elle est une figure révolutionnaire qui bouleverse toute la mystique de la royauté. Grâce à Satyavatī, ce sont des parvenus qui prennent place sur l'ancien trône de la dynastie lunaire. Les Śūdra Nanda de Pāṭalīputra ne sont donc pas les premiers rois de basse caste à régner sur un royaume. À Satyavatī revient le privilège d'avoir fondé la première dynastie de caste mixte, et d'une telle importance qu'une épopée entière lui est consacrée.

Kuntī

La belle-fille de Satyavatī, Pṛthā-Kuntī, fait dans l'épopée l'objet de la plus remarquable étude sur le leadership et l'usage du pouvoir. Donnée dans son enfance par son père Śūra à Kuntibhoja, elle est, dans son adolescence, mise par son père adoptif à la disposition entière de l'excentrique ermite Durvāsas, qui lui donne une incantation capable de faire venir n'importe quel dieu dans son lit. Tout de suite après le départ de Durvāsas, Kuntī est curieuse de tester la puissance de ce mantra, et l'entonne imprudemment en regardant le resplendissant soleil levant. Le dieu Soleil arrive, et refuse de repartir sans avoir joui d'elle. Comme sa future belle-mère Satyavatī, Kuntī fait montre d'une remarquable présence d'esprit et obtient de cette importante divinité les deux mêmes dons: sa virginité restera intacte, et son fils sera aussi glorieux que son père. Elle abandonne son fils-soleil à la dérive sur la rivière Aśvā. Durant son svayaṃvara, elle choisit Pāṇḍu d'Hastināpura, mais Bhīṣma lui vole sa joie en faisant épouser à celui-ci la délicieuse Mādrī. Elle insiste pour accompagner son époux dans son exil, et là, se trouve confrontée à une situation horrible: son mari lui commande d'enfanter fils après fils. C'est dans cette rencontre mari-femme (Ādiparvan, 120-125), que se révèle la personnalité de

Kuntī: en réponse à la demande de Pāṇḍu d'avoir un enfant en faisant venir un dieu noble, elle refuse tout d'abord fermement:

Même pas par un simple contact
Je ne veux être embrassée par un autre.

Cela montre sa ferme résolution de préserver sa réputation intacte, bien qu'elle ait déjà donné naissance à Karṇa: elle ne suivra pas l'exemple de sa belle-mère qui a reconnu le fils qu'elle avait eu avant mariage. Malgré l'inexplicable exil de Pāṇḍu - et peut-être à cause de sa nature particulière inexplicquée - Kuntī a dû nourrir des espoirs de réhabilitation et, avec cela à l'esprit, éviter soigneusement tout ce qui aurait pu créer des problèmes lors de son retour espéré à Hastināpura. Cela expliquerait aussi pourquoi elle n'a pas parlé de Karṇa à Pāṇḍu, malgré son désir désespéré de descendance. Des enfants nés avec l'approbation de son mari, c'est une toute autre affaire qu'un enfant né à une princesse non mariée durant son adolescence.

Elle raconte ensuite - peut-être avec une inconsciente ironie - l'ancienne histoire de Bhadrā qui eut sept fils en embrassant le corps de son mari Vyūṣitāśva, mort prématurément en abusant du sexe, comme le père de Pāṇḍu. Pāṇḍu refuse d'inviter Kuntī à une relation sexuelle, mortelle pour lui (ce qu'il fera pourtant plus tard avec Mādri), et la presse de faire ce qui est autorisé par les Kuru du Nord; il lui représente que la nouvelle coutume de s'en tenir à un seul homme est très récente (Ādiparvan, 122, 7); il cite les précédents de Śāradaṇḍāyanī, Madayantī, Ambikā et Ambālikā (curieusement il omet le cas bien plus approprié d'une de ses ancêtres, Mādhavī, la fille de Yayāti). Aucun de ses ordres ne brisera la détermination de Kuntī, dont le caractère est bien plus fort que celui de son mari. Elle ne cède que quand son mari la supplie (Ādiparvan, 122, 29):

Douce Dame,
J'incurve mes paumes,
Joignant le bout
de mes doigts, feuilles de lotus,
Et je t'implore
De m'écouter.

Et voyez la grâce pure et la force de sa réponse (122, 32)

Meilleur des Bhārata! C'est une grande humiliation
Pour un mari de demander
Plusieurs fois une faveur: une femme ne devrait-elle pas
Anticiper ses désirs

D'une manière délicieusement féminine, elle lui révèle que là où il voulait qu'elle approche quelqu'éminent brahmane, elle avait le pouvoir de faire venir dans son lit n'importe quel dieu. Comme sa grand-mère par alliance révélant à Bhīṣma seulement au dernier moment son arme finale, Vyāsa, Kuntī révèle le secret de son mantra seulement après que Pāṇḍu a été mis à genoux. Après cela, Kuntī a également le dernier mot en ce qui concerne les volontés de Pāṇḍu. Après avoir obtenu trois fils, alors que l'avidé Pāṇḍu (tout comme sa grand-mère Satyavatī) la presse d'en avoir plus, Kuntī refuse franchement, lui citant les Écritures, juste comme il lui avait cité Śvetaketu (Ādiparvan, 123, 83):

Le sage n'autorise pas
Une quatrième conception, même en crise.
La femme qui fait l'amour
Avec quatre hommes, a une morale relâchée;
La femme qui fait l'amour
Avec cinq hommes, est une prostituée.

Bien que sa connaissance des Écritures soit remarquable, ses paroles sont tragiquement ironiques: elle a en effet eu des relations avec quatre **hommes** différents (si il s'était agi seulement de dieux, elle n'aurait pas pu évoquer cette prohibition, et Pāṇḍu aurait sûrement saisi cette faille pour pour qu'elle satisfasse son envie d'avoir encore des fils). Ses derniers mots sont encore plus tragiques car c'est précisément le destin qu'elle imposera à sa belle-fille. Et durant la partie de dés, c'est Karṇa, son premier-né qui, sur la base de cette citation même, traite Draupadī de prostituée. Devant cette scène terrible, nous ne pouvons qu'approuver Naomi Wolf quand elle condamne les efforts de la culture machiste de "punir la traînée", la femme sexuellement aventureuse qui franchit la ligne ambiguë séparant le "bien" du "mal"⁸.

La détermination inflexible de Kuntī se révèle à nouveau quand elle refuse la demande de Pāṇḍu d'aider Mādri à avoir plus d'enfants. Malgré ses vantardises devant Mādri (Je sais que si je demande à Kuntī / Elle ne me refusera pas), Pāṇḍu s'esquive devant la furie de Kuntī (Ādiparvan, 124, 26-28):

Elle m'a trahie, dit Kuntī.
Avec le seul mantra que je lui ai donné
Elle s'est arrangé pour avoir deux fils!
Je crains qu'elle n'ait
Plus de fils que moi, l'intrigante.
Quelle idiote j'étais!

⁸ Naomi Wolf, auteur féministe de bestsellers, et conseillère du Président et du Vice-Président américains, dans *Promiscuités*, cité dans le TIME, 8 November, 1999, p. 25.

Si j'avais su, moi aussi
J'aurais fait venir les Aśvin
Et obtenu des jumeaux.
Ne reviens pas vers moi, Seigneur
En disant: "Donne-lui le mantra."

Il y a aussi une pointe de jalousie dans cela, parce que dans cette compétition entre femmes, Mādrī l'a constamment emporté sur Kuntī qui l'admet du reste (Ādiparvan, 125, 23):

Princesse des Bāhlīka!
Tu es vraiment fortunée —
Je n'ai jamais eu la chance de voir
Son visage radieux pendant l'amour.

Même dans la mort, Mādrī accompagne son époux.. L'hommage de Mādrī à Kuntī fait ressortir la force de son caractère qui en fait un vrai leader.

Pourrais-je élever tes enfants
Comme si c'étaient les miens ?

demande Mādrī (Ādiparvan, 125, 42), manquant de cette force de volonté qui s'élève au dessus des limites mesquines de l'ego. Mādrī continue (Ādiparvan, 125, 66-68):

Tu es heureuse. Il n'y a personne comme toi.
Tu es ma lumière,
Mon guide, très digne de respect,
Très grande en prestige, très pure en vertu.

Quel portrait fidèle de Kuntī! Un cas superbe de sublimation de la libido en une détermination farouche de regagner les droits de ses fils. Privée de parents et d'alliés, elle élève cinq enfants dans une cour hostile. Nous ne voyons ni Kuntibhoja, ni les Śūraseni, se présenter pour lui apporter abri ou soutien. Après que Bhīṣma a fourni un toit pour leurs têtes, c'est Kuntī seule qui garde ses enfants. Leur insécurité est telle qu'elle n'ose informer personne d'autre que Vidura, pas même Bhīṣma, de la tentative d'empoisonnement sur Bhīma. C'est elle qui enivre la femme Niṣāda et ses cinq fils dans la maison de laque, de façon qu'aucune évidence ne subsiste de la fuite des Pāṇḍava hors de la maison saccagée. Le commentaire du Pr. Lal, l'éminent "transcréateur" de l'épopée ne vaut rien à cet égard: "à pousser Macbeth-Bhīma, ce fut Kuntī. Avec un infallible instinct, elle est capable de rallier les esprits abattus de ses fils (Ādiparvan, 153, 13) :

Hé! Je suis Kuntī
Mère de cinq fils, et j'ai soif
D'eau, assise au milieu d'eux!

Quand Yudhiṣṭhira s'arrête net en empêchant Bhīma de tuer Hiḍimbā, amoureuse de lui, Kuntī, avec un remarquable discernement, saisit cette occasion fortuite pour sceller une alliance au bénéfice de ses cinq fils privés d'alliés (Ādiparvan, 157, 47-49):

Je ne vois pas le moyen
De prendre une juste revanche
Pour les terribles injustices
Que Duryodhana nous a infligées.
Nous sommes devant un grave problème.
Tu sais qu'Hiḍimbā t'aime.
Aie un fils avec elle,
Je le veux. Il sera utile
À notre intérêt. Mon fils,
Je ne veux pas de refus
De ta part. Je veux que tu promette,
Maintenant, devant nous deux.

Nous savons combien le fruit de cette union, Ghaṭotkaca, leur a été utile, durant leur exil, et en sauvant Arjuna de l'arme infallible de Karṇa au prix de sa propre vie. C'est encore Kuntī qui instruit son premier petit-fils afin d'assurer sa loyauté (Ādiparvan, 157, 74):

Tu es un des Kuru,
Pour moi, tu es comme Bhīma lui-même,
Tu es le fils aîné des Pāṇḍava,
Et donc, tu dois les aider.

Ainsi, la dynastie des Pāṇḍava est doucement mais sûrement organisée en un tout avec des affinités multiraciales. Nous avons vu précédemment comment, sur les instances de Kuntī, Bhīma s'était lié d'amitié avec le Nāga⁹ Āryaka, le grand-père maternel de son père. Maintenant, s'établit une alliance avec les Rākṣasa¹⁰, habitants de la forêt. Plus tard, Arjuna fera d'autres alliances avec les Nāga, Maṇipura et Dvārakā.

⁹ NdT: nāga, serpent mythiques.

¹⁰ NdT: rākṣasa, sorte d'ogre, dévoreur de chair humaine, rôdeur de nuit. Il peut modifier son apparence à volonté.

Il est profondément instructif de voir comment Kuntī apprend à ses fils un usage correct du pouvoir. Elle leur inculque sa préoccupation constante pour le bien-être du commun comme on le voit clairement durant le séjour à Ekacakrā, où elle fait cesser les remontrances frénétiques de Yudhiṣṭhira, et envoie Bhīma rencontrer l’ogre Baka à la place du brahmane qui leur avait donné refuge. Il faut noter cet échange entre mère et fils dans lequel Kuntī, comme autrefois avec Pāṇḍu, triomphe complètement. Yudhiṣṭhira s’exclame amer (Ādiparvan, 164, 11):

L’homme qui nous permet de croire
Qu’un jour nous régnerons
Sur les richesses du monde après
Avoir tué les fils de Dhṛtarāṣṭra,
Mère, quel droit as-tu
De l’exposer ainsi ?
As-tu perdu la tête ?
Nos souffrances t’ont-elles déstabilisée ?

Il ne fera jamais plus de reproches en termes si violents à sa mère, sauf une fois, après la guerre, quand elle lui révèle que Karṇa était son frère aîné. Cela montre seulement l’incapacité de ce jeune homme à apprécier la sagesse profonde et le sens pratique de cette décision, apparemment irréfléchie et lourde d’un risque mortel pour leur seul protecteur. Après avoir fait remarquer qu’ils devaient payer de retour la gentillesse de leur hôte car (Ādiparvan, 164, 15):

C’est en effet un homme dont la gratitude
Excède les faveurs qu’il reçoit.

elle rappelle à Yudhiṣṭhira la force surhumaine de Bhīma, puis lui donne une leçon de conduite royale (Ādiparvan, 164, 28):

C’est le devoir d’un roi de protéger
Même un śūdra, si le śūdra
Demande protection.

Comme nous l’avons vu, c’est de ne pas être capable de protéger qui constitue le plus grand échec de Bhīṣma en tant que kṣatriya. Kuntī réprimande magistralement son fils (Ādiparvan, 164, 20-22) :

Je ne suis pas folle; ne pense pas
Que je sois ignorante; je ne suis pas égoïste;

Je sais exactement ce que je fais.
Ceci est un acte de dharma.

puis explique les raisons de sa décision:

Yudhiṣṭhira, deux bénéfiques
Découleront de cet acte:
Un, nous payerons de retour un brahmane,
Deux, nous acquerrons un mérite moral.
Un kṣatriya qui aide
Un brahmane atteint le ciel
Le plus haut après sa mort.

La maturité de Kuntī, sa capacité à observer la vie de près et à tirer les leçons de son expérience pour arriver à des décisions rapides qui profitent à la fois à la société et à ses enfants, la placent au dessus de tous les personnages de l'épopée, à part peut-être Kṛṣṇa.

Après avoir séjourné chez un pauvre brahmane à Ekacakrā, Kuntī s'installe maintenant dans la hutte d'un potier à Pāñcāla, encore plus modeste dans la hiérarchie des castes. À noter la manière dont elle élève ses fils depuis l'échelon pratiquement le plus bas de la société pour en faire les souverains du royaume. Dans ce processus, elle transforme la nécessité en merveilleux avantage. L'exil forcé amène ses fils à un contact intime avec les gens du peuple, de sorte qu'ils développent une compréhension des besoins ressentis par la vaste majorité, ce qui les prépare à régner sur eux comme de vrais rāja (rois), ceux qui s'acquittent du devoir de plaire à leurs sujets et prennent part aux mérites ainsi acquis.

Kuntī a l'intention d'obtenir la fille de Drupada comme belle-fille et de faire ainsi alliance avec l'ennemi traditionnel des Kaurava, de sorte qu'une base solide puisse être donnée au plan de reconquête des droits héréditaires de ses fils. Sa clairvoyance pénétrante lui fait deviner la ruine qui attend ses cinq fils si quelque chose brise leur union. Ainsi, elle joue cette sinistre comédie de prétendre ne pas savoir ce dont parlent Bhīma et Arjuna quand ils lui demandent de regarder ce qu'ils ont ramené à la maison. Dans l'Ādiparvan, 190, 29, nous voyons que Yudhiṣṭhira et les deux Mādreya se sont glissés en dehors de l'aire du svayaṃvara quand la dispute éclate à propos du gain de Draupadī par Arjuna. Ces trois-là sont déjà rentrés à la maison quand Draupadī arrive. De plus, ils étaient venus à Pāñcāla avec le dessein de gagner ensemble Draupadī, comme Vyāsa le leur avait conseillé à Ekacakrā. Kuntī sait parfaitement qu'Arjuna a gagné Draupadī, mais elle sait aussi que jusqu'ici la vie de ses fils n'avait tourné qu'autour d'elle. Elle ne peut être remplacée que par une seule femme, pas par cinq, si leur union doit persister. C'est pourquoi elle demande délibérément que, quoiqu'ils aient apporté, cela soit partagé et utilisé en commun. Après avoir "découvert" son "erreur", son seul souci est

de faire ce qu'il faut pour que sa parole ne devienne pas vaine (Ādiparvan, 193, 4-5). L'entretien de Yudhiṣṭhira avec Drupada montre clairement que cette décision est celle de Kuntī, quoique les frères y aient acquiescé avec enthousiasme, chacun portant Draupadī dans son cœur (Ādiparvan, 193, 12). C'est aussi un magnifique tribut au respect total et à l'obéissance absolue des frères vis à vis de Kuntī, sans égal dans l'épopée. Malgré toutes les louanges aux vertus de Gāndhārī comme épouse, son échec total en tant que mère à obtenir quelque respect de Duryodhana (dans sa colère, il n'hésite pas à l'insulter en la chassant de la cour, quand elle l'admoneste) sert seulement à mettre en lumière les qualités qui rendent Kuntī prééminente parmi toutes les femmes du *Mahābhārata* et même parmi presque tous les personnages dominants (Ādiparvan, 197, 29; 198, 17):

La volonté de ma mère est ma volonté
Parce que je pense qu'elle a raison.
N'est-il pas dit que l'obéissance
Au guru est la suprême vertu ?
Quel guru est-il plus grand que sa propre mère ?
L'ordre de notre mère était clair:
"Partagez et jouissez en commun
De ce que vous avez. Ô brahmanes,
Pour moi, c'est le dharma le plus haut.

Il est significatif de voir combien Kuntī tient à ce que son stratagème ne soit pas déjoué. Dès que Yudhiṣṭhira se tait, elle en appelle à Vyāsa (Ādiparvan, 198, 18).

Ce que dit Yudhiṣṭhira, ferme dans le dharma,
Est vrai. Je crains que mes paroles ne deviennent
Aussi vaines que des mensonges.
Et si cela arrive, ne serai-je pas
Accusée de contrevérité ?

Comme toujours, Kuntī s'assure que les choses iront à sa façon, cette fois-ci avec l'aide de Vyāsa, son beau-père. Elle exprime enfin ouvertement son ambition pour ses fils quand elle bénit officiellement Draupadī après le mariage (Ādiparvan, 209, 9):

Puisses-tu être la reine
Du royaume des Kuru,
Avec ton mari, épris du dharma,
Dans la capitale des Kurujāṅgala.

En même temps, son neveu, Kṛṣṇa, fils de son frère Vasudeva, se présente avec les richesses des Yādava, pour établir la puissance des Pāṇḍava.

Ceux qui sont vraiment puissants ne s'attachent pas au pouvoir. Ils savent quand et comment l'exercer et, ce qui est plus important, quand ne pas s'en servir. Kuntī n'a rien de la reine-mère se glorifiant de sa nouvelle royauté et donnant des ordres à sa belle-fille. Elle se retire à l'arrière-plan, lissant silencieusement à Draupadī le privilège de la première place. Mais, par trois fois, au moment opportun, elle revient sur le devant de la scène, et fait usage avec une grande efficacité du pouvoir qui dort en elle pour aider ses fils. Quand ses fils sont exilés, elle décide de rester à Hastināpura, reproche silencieux mais constant aux Kaurava de la spoliation des droits des Pāṇḍava. Elle ne laissera pas Dhṛtarāṣṭra oublier tranquillement ce qu'il doit à ses neveux, juste parce que ceux-ci sont exilés. Ensuite, quand Kṛṣṇa vient en ambassade de paix à Hastināpura, elle lui demande de presser Yudhiṣṭhira de combattre pour ses droits, comme le doit un kṣatriya. Elle compare son obsession de la paix à ceux qui, ne comprenant pas le vrai sens du Veda, ruinent leur intelligence en s'immergeant dans le rituel. Pour l'encourager, elle lui répète une tactique utilisée durant l'exil à Vānaravatā (132, 32-34):

Peut-il y avoir chose plus humiliante
Que le fait que ta mère,
Seule et sans amis, doive
Manger la nourriture d'autrui ?
Ô, bien armé, recouvre le royaume
Ancestral de ton père.
Utilise l'aménité, la dissension, les dons, la force
Ou la négociation,
Suis le dharma des rois, restaure
L'honneur de ta famille.
Ne regarde pas, avec tes frères,
Vos mérites dépérir.

Pour l'encourager encore, elle demande à Kṛṣṇa de répéter à son fils l'exhortation pathétique de Vidurā à son fils Saṃjaya, alors que celui-ci rechigne à se battre contre le roi des Sindhu qui l'avait déjà battu une fois (Udyogaparvan, 133, 14):

Embrase-toi, même un instant,
Comme le bois de tinduka¹¹.
Ne te consume en fumée
Tourbillonnante sans flammes.

11 NdT: tinduka, arbre brûlant très bien.

Après ces deux coups d'éperon pour les réveiller, Kuntī ajoute maintenant une motivation suprême: l'insulte faite à sa belle-fille; elle ne mâche pas ses mots de reproche aux cinq frères, pour exciter leur fierté masculine en hibernation (Udyogaparvan, 137, 16-18):

La princesse des Pāñcāla suivait tous les dharma,
Et pourtant en ta présence,
Ils se sont moqués d'elle — Comment peux-tu
Oublier cette insulte ?
La perte du royaume ne me touche pas,
La défaite aux dés
Ne me touche pas, l'exil de mes fils
Ne me touche pas
Autant que l'humiliation de Draupadī
Pleurant dans la sabhā (salle de l'assemblée)
Tandis qu'ils se moquaient d'elle. Rien n'est
Plus douloureux que cette insulte.

L'autre manifestation de son remarquable leadership est sa dernière intervention pour assurer la sécurité de ses fils. Une fois de plus, elle décide, en toute lucidité, de ne pas choisir la facilité comme Mādri l'avait fait, mais de se livrer à l'expérience traumatique de révéler à son premier-né la vérité à propos de sa naissance, sa plus grande honte, tenue si longtemps cachée. Karṇa la rejette, mais de cet échec apparent, Kuntī fait une victoire magnifique; elle obtient sa promesse qu'il ne tuera aucun d'entre eux, si ce n'est Arjuna. De plus, elle l'affaiblit effectivement de l'intérieur. Car, alors qu'il apprend qu'il combat les fils de sa mère, ceux-ci savent seulement qu'il est ce détestable fils de cocher qui doit être tué pour ses crimes contre Draupadī et Abhimanyu.

La manière d'agir de Kuntī est peu conventionnelle et totalement autonome, à commencer par sa première grossesse. C'est elle seule qui se charge du redoutable fardeau d'élever ses cinq fils dans une cour hostile, sans autres ressources que le soutien tacite de Vidura, dépendant de la compassion fragile de Dhṛtarāṣṭra et des ruminations indécises de Bhīṣma sur les subtilités du dharma. Jusqu'à leur mariage, c'est avant tout l'histoire de Kuntī: l'histoire de ses conseils magistraux à chaque étape pour procurer des alliés à ses fils, jusqu'à ce qu'ils soient capables de réclamer leur héritage. Et maintenant, sa manière de les guider est discrète, mais ferme et reconnaissable.

Kuntī possède cette rare faculté de nous surprendre qui distingue les grands leaders qui savent comment utiliser le pouvoir. Quand tout ce pourquoi elle a œuvré a été achevé - la guerre est terminée, ses fils bien aimés gouvernent Hastināpura et sa belle-fille a été vengée - elle étonne tout le monde en se retirant dans la forêt avec

Dhṛtarāṣṭra et Gāndhārī, juste eux, pour passer ses derniers jours dans l'ascèse à servir les responsables de ses souffrances. Bhīma lui demande avec angoisse pourquoi elle les a poussés à barboter dans cette rivière de sang si c'était pour les quitter. Sa réponse donne un aperçu fascinant sur la nature remarquable de la plus grande des héroïnes de Vyāsa. Kuntī répond qu'elle les a poussés à combattre pour qu'ils ne soient pas opprimés par leurs cousins, mais que, comblée de joie durant le règne de son mari - ce qui est en soi une affirmation ironique vu son règne particulièrement court - elle ne désire pas jouir d'un royaume gagné par ses fils. Ni les larmes de ses fils, ni les insistances de Dhṛtarāṣṭra, ne lui feront changer d'avis. Donnée par son père comme un objet durant son enfance, placée par son père adoptif à la merci d'un sage excentrique durant son adolescence, sa curiosité la rendant victime du désir d'un dieu, choisissant pour mari un homme qui ne consumma jamais le mariage et lui fit enfanter trois fois des enfants d'un autre, nullement aidée par son père ou son père adoptif durant son exil, sa fin, comme celle de Bhīṣma, symbolise l'angoisse qui la consumait: Kuntī choisit de mourir, engloutie dans un incendie de forêt.

Quel est le secret de ce pouvoir remarquable qui afflue chez ces femmes de Vyāsa? C'est un état de virginité. Plus encore que Satyavatī, Kuntī est une vierge au sens jungien du mot. En échange de sa permission de jouir d'elle, Satyavatī a obtenu de Parāśara des dons; rester jeune et sentir bon pour toujours, et retrouver sa virginité après la naissance de Vyāsa. Dans cette rencontre, nous trouvons un cas remarquable de l'utilisation de son pouvoir sexuel par une fille de pêcheur d'une intelligence exceptionnelle¹².

Kuntī obtient également une faveur semblable de Sūrya. L'état de "virginité" n'est pas seulement un état physique, mais il se réfère à l'état intérieur d'une psyché libre de toute dépendance servile envers un homme en particulier. Mādrī représente le concept exactement opposé, celui de la femme mariée, dépendante de ce que pensent les autres et qui, en conséquence, fait ce qu'elle n'approuve pas forcément. "Elle n'est pas elle-même, mais agit comme un double, en syzygie avec quelque mâle" D'autre part, "la femme qui est psychologiquement vierge n'est pas dépendante de cette manière. Elle est comme elle est parce que c'est ce qu'elle est. La femme qui est vierge est en accord avec elle-même, elle fait ce qu'elle fait, non pas par désir de plaire, ni d'être approuvée, même par elle-même..., mais parce que ce qu'elle fait est juste. Et ses actes peuvent ne pas être conventionnels"¹³.

En dernière analyse, "tout pouvoir est pouvoir de l'âme" - écrit Sri Aurobindo - "car toute énergie matérielle contient cachée en elle l'énergie mentale, psychique, spirituelle, et, en fin de compte, elle doit libérer ces formes de la seule Śakti, l'énergie vitale"¹⁴.

¹² Dr. M. Esther Harding: *Woman's Mysteries*, Rider, London, 1971, pp. 125-126.

¹³ *Devī Bhagavat Purāṇa* II . 2. 1-36.

¹⁴ Sri Aurobindo: *Collected Works* vol. 1, "The Village and the Nation", p.737, he explains how clan loyalty stood in the kingship in the epic is provided.

Kuntī en est un vivant exemple, dans toutes les décisions cruciales qu'elle prend concernant ses fils et dans le choix ultime de sa façon de mourir.

Draupadī

La dernière de ce trio unique de “Vierges” est Draupadī, adepte du candrāyaṇa vrata¹⁵ qui la rend capable de retrouver sa virginité avant chaque mari, comme Nārada le mentionne spécifiquement quand il décrit le mariage multiple. Elle remplace Kuntī en tant que moyeu de la roue des Pāṇḍava, et sert d'essieu au chariot des Pāṇḍava-Pāñcāla-Yādava. Peu conventionnelle, elle accepte l'opprobre et l'épreuve bouleversante d'avoir cinq maris (sa belle-mère n'avait eu que des rencontres occasionnelles avec Sūrya, Dharma, Vāyu et Indra). Son succès est tel que Satyabhāmā (une épouse de Kṛṣṇa), intriguée, la supplie de lui donner son secret. Depuis sa naissance dans les flammes du sacrifice, Vyāsa nous donne une peinture vivante de cette extraordinaire sombre beauté, l'instrument de la vengeance de Drupada sur les Kaurava. Si elle partage avec sa belle-mère le fait d'avoir “connu” cinq hommes, elle a le teint sombre comme sa grand-mère par alliance, et comme elle, elle est dotée d'une odeur corporelle merveilleuse et d'une beauté fascinante (Ādiparvan, 169, 44-46, 48; Sabhāparvan, 65, 33-37).

Draupadī choque ses contemporains en osant défier le concept même de dharma des anciens Kuru, dans une situation où toute autre femme aurait sombré dans l'hystérie. Personne ne peut lui répondre. Pouvons nous imaginer une femme, enlevée dans la forêt et admettant que son mari pardonne au ravisseur; cela suivi d'une agression sexuelle publique dans la cour de Virāṭa, son mari lui reprochant de faire une scène; emportée pour être brûlée avec le cadavre de Kīcaka; et ensuite, quand tout semble prêt pour la guerre, entendant son mari demander à Kṛṣṇa de solliciter la paix; et leur rester malgré tout fidèle, et ne pas devenir folle! Le pire reste à venir, avec l'anéantissement de tous ses fils par Aśvatthāman. Enfin Draupadī devient reine, mais nous nous demandons ce lui reste pour elle même. Et au tout dernier moment, quand elle trébuche et tombe mourante sur les pentes de l'Himālaya, aucun de ses maris ne reste auprès d'elle. Aucun d'eux ne revient vers elle avec des paroles de réconfort. Née dans les flammes du sacrifice, Yājñasenī (Draupadī) quitte le monde toute seule, nathavatī anathavat, avec cinq maris, mais pas un seul protecteur.

C'est alors que nous remarquons que cette remarquable “vierge” n'a jamais rien demandé pour elle-même. Virtuellement une kṛtyā, une furie vengeresse, invoquée rituellement pour satisfaire le désir de vengeance de Drupada, tout ce qu'elle fait, avec une détermination tenace, c'est de pousser les Pāṇḍava à détruire les Kaurava. En repoussant publiquement Karṇa, bafouant ainsi la promesse faite par Dhṛṣṭadyumna de

¹⁵ NdT: un jeûne réglé par les phases lunaires où la nourriture est diminuée d'une bouchée chaque jour durant la quinzaine sombre, pour être augmentée ensuite d'une bouchée chaque jour durant la quinzaine claire. Lié aussi au cycle menstruel, où la femme redevient virginalement pure à la fin de chaque cycle.

donner sa main à l'archer vainqueur, elle transforme un concours où le plus fort gagne la promesse (vīryaśulka) en un vrai svayaṃvara où c'est la promesse qui choisit son époux. En même temps, cette intervention décisive est à l'origine de l'assaut contre elle devant la cour des Kaurava, où Karṇa prend sa douce revanche. Et c'est encore son mystérieux silence, quand Yudhiṣṭhira annonce sa décision polyandrique, qui cimente les frères en une force de combat invincible.

Tout au long de son exil, ses remontrances amères visent à s'assurer que ses maris n'oublient jamais qu'ils doivent venger les grossières insultes qu'elle a subies. C'est en fait pour cela qu'elle insiste pour les accompagner alors que leurs autres femmes restent en arrière avec les enfants. Le point culminant est atteint quand, dans le Udyogaparvan, elle invective son ami intime, son sakhā, Kṛṣṇa, en découvrant que ses maris (sauf Sahadeva) sont tous d'accord pour solliciter la paix. Versant une litanie d'injures, elle relève ses épais cheveux luisants semblables à des serpents, et, les yeux pleins de larmes, elle exhorte Kṛṣṇa à se souvenir de ses tresses quand il sollicitera la paix. Sanglotante, elle déclare que ses cinq fils, conduits par Abhimanyu, et son vieux père, la vengeront si ses maris ne le font pas. La réponse de Kṛṣṇa est tout ce qu'elle voulait (Udyogaparvan, 82, 45-48):

Considère déjà morts
Ceux que tu désapprouves.
Les montagnes de l'Himavant peuvent bouger,
La terre se fracasser
En cent morceaux, le ciel s'effondrer,
Ma promesse tient.
Tu verras tes ennemis tués.

Qui, sinon Kṛṣṇā (Draupadī), peut invectiver Kṛṣṇa ainsi ? (Vanaparvan 10, 125, trad. P. Bhattacharya):

Je n'ai pas de mari, ni de fils,
Ni de frère, ni de père, et
Ô Madhusūdana (Kṛṣṇa), même toi,
Tu n'es pas à moi.

Qui d'autre peut dicter sa loi à Kṛṣṇa, lui dire qu'il est obligé de la protéger chaque fois que nécessaire et lui en donner quatre raisons (Vanaparvan 10, 127, trad. P. Bhattacharya):

caturbhiḥ kāraṇaiḥ kṛṣṇa tvayā rakṣyāsmi nityaśaḥ |
saṃbandhād gauravāt sakhyāt prabhutvena ca keśava ||

Pour quatre raisons, Kṛṣṇa,
Tu dois toujours me protéger:
Je suis ta parente, je suis renommée,
Je suis ta sahkī (amie) et
Tu règues sur tout.

Kṛṣṇa ne la laisse pas tomber.

En plus de cela, elle use de son charme sans égal et de son intelligence pour arriver à ses fins, comme aucune autre héroïne de l'épopée. Après que Kīcaka l'a frappé à coups de pieds à la cour de Virāṭa, et que la réaction de Yudhiṣṭhira a été de lui demander de ne pas faire de scène, la manière dont elle prend sa revanche est une leçon fascinante sur la manière dont une belle femme, dans une situation défavorable, peut faire de sa sexualité un moteur d'une puissance irrésistible. Elle ne se tourne pas vers Arjuna, sachant qu'il est un disciple fidèle de Yudhiṣṭhira, comme il l'a montré lors de la partie de dés. Alors, seul Bhīma avait hurlé son indignation. C'est donc vers lui qu'elle va dans l'obscurité de la nuit. Le trouvant endormi dans la cuisine, elle se serre contre lui comme une femme poussée par un désir sexuel, comme une grue se presse contre son mâle, comme une vache de trois ans en chaleur se frotte contre un taureau. Le mot qui compte ici est "comme": elle n'est pas poussée par le désir, mais fait semblant pour le manipuler. Elle étreint Bhīma comme une liane enlace un arbre śala sur les rives de la Gomatī, comme une lionne serre le roi des animaux endormi dans une dense forêt, comme un éléphant femelle embrasse un grand mâle. Quand Bhīma se réveille dans ses bras, Pāñcālī lui porte le coup de grâce, d'une voix douce comme la vīṇā¹⁶, perchée à la note gāndhāra, la troisième de l'octave. Son long discours est une leçon de stratégie. Pour attiser sa colère, elle lui raconte tous ses malheurs, et même comment elle, une princesse, elle doit aller chercher de l'eau pour la toilette de la reine, et elle raconte particulièrement comment elle s'évanouit quand il lutte avec des bêtes sauvages pour divertir la reine et ses servantes, ce qui suscite des commérages selon lesquels elle serait l'amante du cuisinier ! Enfin, avec une ineffable touche féminine, elle tend vers lui ses paumes crevassées à force de broyer des onguents pour la reine. Sa réaction est bien celle qu'elle avait prévue avec un art si consommé (Virāṭaparvan, 20, 30)

Bhīma Ventre-de-loup, écraseur d'ennemis, couvrit
Son visage avec les
Délicates mains crevassées de sa femme
Et éclata en sanglots.

Le destin de Kīcaka est scellé.

16 NdT: vīṇā, sorte de luth.

En plus de tout cela, Draupadī semble avoir profondément conscience qu'elle est un instrument de l'anéantissement d'une époque moribonde et d'un ancien dharma, afin qu'un âge nouveau puisse naître. Et en toute connaissance de cause, elle offre son être entier, sa vie entière, en un flamboyant sacrifice, dans cet holocauste dont Kṛṣṇa est la divinité opérante, ainsi que la force motrice et l'acteur principal.

Nous avons vu que ceux que l'on célèbre comme des modèles d'une irréprochable perfection à admirer par la société sont en fait des créatures humaines viciées, obsédées par leurs besoins égoïstes et leurs préoccupations.

Bhīṣma peut apparaître superficiellement comme le représentant d'un idéal sublime de célibat et de fidélité à la parole donnée mais, en fait, par suite d'une sensation de profonde blessure et de carence affective, il prétend à une position artificielle de témoin qui va à l'encontre de la nature même du kṣatriya et qui a pour résultat la destruction du royaume même qu'il se considère chargé de protéger. Karṇa peut sembler la noblesse et la générosité personnifiées, mais son cœur est rongé de jalousie, et toutes ses actions sont motivées par le sentiment de son mérite profondément blessé et son hypersensibilité à sa caste inférieure, qui va jusqu'à l'amener à ordonner à une princesse de se déshabiller en public et à la traiter de catin. Kṛṣṇa, le puruṣottama, est désespérément seul, sans amis, victime de ceux qu'il a constamment poussé en dehors de sa route pour aider.

D'autre part, c'est ce trio d'héroïnes, qui n'attire généralement pas notre attention, qui se révèle être la vraie Éminence Grise. Nous vérifions chez elles la manière dont Naomi Wolf célèbre la femme comme "un être magique sexuellement puissant"¹⁷. La dynastie dont Vyāsa s'occupe avant tout est créée par Satyavatī, une fille de pêcheur. Une branche de cette dynastie est portée en avant par Kuntī, presque toute seule. L'autre branche est anihilée par l'implacable désir de revanche de Draupadī. Ce sont elles les vrais leaders, elles qui exercent le pouvoir sous ses différentes formes - sexuelles, maternelles et gouvernementales - dans cette épopée que l'on considère généralement comme une chasse gardée des hommes et qui même, dans certaines communautés, est interdite de lecture aux femmes non mariées.

D'autres types de pouvoir, très différents, sont décrits dans les vies des sages. Un type est représenté par Vasiṣṭha, un autre par Viśvāmitra. Un troisième type, unique, par Paraśurāma. Ces trois sages sont en rapport avec le récit épique. Viśvāmitra est le père de Śakuntalā, et donc un ancêtre de la dynastie des Bhārata. La vraie cause de la naissance de Bhīṣma est la malédiction des Vasu par Vasiṣṭha pour avoir volé sa vache. Paraśurāma est le maître d'armes de Bhīṣma, et aussi de Droṇa et de Karṇa. la situation désespérée de Karṇa devant Arjuna a pour cause la malédiction de Paraśurāma.

Paraśurāma devance Kṛṣṇa en se donnant pour mission de déloger les dirigeants décrépits, inefficaces et décadents de la société. Ceci, bien sûr, fait intégralement partie

17 Naomi Wolf in *Promiscuities* cité dans le TIME, 8 November, 1999

de la personnalité d'un avatar. Paraśurāma appartient à une société dans laquelle les katriya sont devenus des tyrans qui n'hésitent pas à tuer des brahmanes pour rechercher de l'or caché. Les Haihaya, descendants de Yadu, lancent un assaut meurtrier sur les descendants de Ṛcika et de Bhṛgu, allant jusqu'à tuer les embryons, jusqu'à ce que l'incandescence d'Aurva les arrête. Aurva se lance dans des austérités extrêmes pour annihiler tous les kṣatriya, s'exclamant (Ādiparvan, 182, 11; 12; 14):

Qui a le pouvoir de punir
Et ne punit pas
Ce qu'il sait devoir être puni,
Pêche lui-même.
Bien des rois et des nobles
Auraient pu sauver mes ancêtres,
Et ils ne le firent pas. Ils choisirent
au lieu de cela un luxe sans risques.
Si moi, qui ai le pouvoir
De punir, je ne punis pas maintenant
Qu'est-ce qui empêchera d'autres hommes
De répéter le crime?

Aurva est persuadé par les mânes de ses ancêtres de jeter sa furie à la mer, et ainsi les kṣatriya et les brahmanes semblent être arrivés à une trêve boiteuse où la vertu de clémence des brahmanes a pris le dessus.

Mais ce n'est qu'un sursis temporaire. L'arrogant Arjuna Kārtavīrya et ses fils détruisent l'ermitage du petit-fils d'Aurva, Jamadagni, et tuent le sage, ce qui conduit Paraśurāma, son fils, qui semble avoir hérité de la furie d'Aurva, à déclarer contre eux une guerre sans merci. C'est l'unique fois dans l'Inde puranique où un brahmane prend les armes pour mettre un terme, une fois pour toutes, à l'oppression de ceux qui sont censés protéger. Après vingt-et-une batailles, le royaume est débarrassé des kṣatriya mâles. Ce redoutable exploit de Paraśurāma lui assure la sixième place dans le panthéon des incarnations de Viṣṇu. Paraśurāma conduit la cérémonie funéraire de ses ancêtres dans cinq lacs du Kurukṣetra, le site de l'holocauste épique. La caste des kṣatriya reprend vie grâce à des brahmanes fécondant les veuves kṣatriya. Dans cette action, les kṣatriya ont reçu une leçon, et l'équilibre entre les deux castes supérieures a été restauré.

Cette vertu de clémence, à laquelle Aurva est difficilement revenu et qui est étrangère à la nature de Paraśurāma est longuement dépeinte comme la principale qualité de cohésion de la société dans la vie de Vasiṣṭha et dans l'histoire de la jalousie ravageuse de Viśvāmitra à son égard. Le Viśvāmitra de l'épopée n'est pas le grand ancien du Ṛg Veda, le découvreur du mantra de la gāyatrī. Il nous est décrit comme un orgueilleux monarque qui ne peut accepter d'être battu par un simple sage, habitant de la forêt. Il n'a

pas retenu la leçon infligée par Paraśurāma aux Haihaya ivres de pouvoir. Cela devient l'affaire de sa vie que d'obtenir le même statut que Vasiṣṭha, celui d'un brahmarṣi, et de le rabaisser en quelque sorte. Poussé par cette obsession, il transforme le roi du Kosala du sud, Mitrasaha Kalmāśapāda, en un cannibale qui détruit tous les fils de Vasiṣṭha. Mais Vasiṣṭha supporte cela "comme le Meru supporte la terre" (Ādiparvan, 178, 43). et décide de se suicider plutôt que de nuire à Viśvāmitra. Vasiṣṭha libère Kalmāśapāda de son état de rākṣasa quand celui-ci essaye de dévorer sa belle-fille enceinte. On voit ainsi l'étonnante noblesse de ce sage. Kalmāśapāda, comme Pāṇḍu, a été maudit: il mourrait s'il faisait l'amour. Il demande donc à Vasiṣṭha de lui procurer un fils avec la reine Madayantī (contrairement à Mādrī, elle avait repoussé les avances de son mari), et le sage consent. Quand son petit-fils Parāśara organise un sacrifice pour détruire les rākṣasa (préfiguration du sacrifice de Janamejaya pour anihiler les serpents), c'est Vasiṣṭha qui le dissuade d'exterminer des rākṣasa innocents à cause de Kalmāśapāda. Non seulement cela, mais quand Viśvāmitra repentant, finalement débarrassé de sa jalousie, l'approche en lui demandant pardon, c'est Vasiṣṭha qui couronne sa poursuite incessante du titre de brahmane en l'appelant bhahmarṣi! La parfaite maîtrise de soi de Vasiṣṭha, dont le nom signifie "qui maîtrise ses sens", n'a pas d'équivalent, et montre la supériorité de la force morale et spirituelle sur la force brute.

Viśvāmitra, d'autre part, est le plus inhabituel de tous les brahmarṣi. Là où Paraśurāma montre au monde qu'un brahmane peut devenir le plus grand de tous les guerriers, Viśvāmitra, roi de Kanyakubja, prouve qu'un kṣatriya peut devenir le plus grand des sages, l'ami (mitra) de tous (viśva), redressant les torts sociaux, "voyant" une nouvelle formule de méditation (gāyatrī), et libérant les ermites de l'oppression des rākṣasa. C'est la caractéristique de Viśvāmitra d'épouser les causes perdues. Ainsi, reconnaissant à Triśaṅku (un prince de la dynastie d'Ikṣvāku, banni pour avoir mangé une vache de Vasiṣṭha, nourri la famille de Viśvāmitra avec sa viande durant une famine et violé une femme de brahmane), Viśvāmitra fait tout son possible pour que le sacrifice qu'il veut offrir soit un succès, malgré le boycott de Vasiṣṭha et des dieux. Triśaṅku avait été banni de sa caste et vivait avec des caṇḍāla (hors-castes). Viśvāmitra, outré, accepta le défi et créa de nouvelles divinités pour accepter les offrandes (Dans le Ṛg Veda, III, 9, il parle de 3339 dieux au lieu des 33 dieux védiques). Viśvāmitra n'hésite pas à demander à un caṇḍāla de partager avec lui la seule viande disponible, de la viande de chien, en donnant comme raison éminemment pratique que si l'on mourait de faim, on ne pourrait plus pratiquer le dharma et acquérir des mérites? Cependant, quand il s'agit de sagesse spirituelle, Vasiṣṭha reste le maître suprême, comme on le rapporte dans le Yogavāsiṣṭharāmāyaṇa.

Ce sont ces sages qui jouent un rôle déterminant dans la création d'une cohésion sociale basée sur les plus hauts principes de la conduite humaine qu'il est du devoir du rāja kṣatriya de protéger. Une des raisons de l'effondrement de l'ordre moral observé dans l'épopée est l'absence de grands sages dans les cours d'Hastināpura, d'Indraprastha et de Dvārakā. Le chapelain de Dhṛtarāṣṭra n'est même pas mentionné, les Pāṇḍava ont pris

Dhaumya qui n'est rien de plus qu'un bon ritualiste. L'époque de Vasiṣṭha et de Viśvāmitra est bien révolue, et Vyāsa ne suffit pas à les remplacer.

Oui, c'est Vyāsa qui est le metteur en scène, plus précisément "l'arrangeur" comme son nom l'indique. À chaque étape critique, il semble offrir un nouveau tournant dans le cours des événements. Sommé par sa mère de sauver la dynastie, il ne peut pas se désengager ensuite. C'est lui qui empêche Gāndhārī de se débarrasser de son foetus avorté et en fait naître les 101 fils de Dhṛtarāṣṭra (comme, longtemps auparavant Aurva avait fait naître les soixante mille fils de Sagara). Il apparaît au bon moment pour conduire les Pāṇḍava au svayaṃvara de Draupadī et pour s'assurer qu'elle les épouse tous les cinq. Durant leur exil, c'est Vyāsa qui renseigne Arjuna sur la manière de se procurer des armes célestes. C'est grâce à lui que Saṃjaya peut voir toute la bataille et la raconter à Dhṛtarāṣṭra. Après la guerre, il intervient pour empêcher une destruction totale provoquée par les deux missiles lancés par Arjuna et Aśvatthāman. À la fin, c'est lui qui conseille aux Pāṇḍava de partir pour leur dernier voyage. C'est le cri angoissé de Kṛṣṇa Dvaipāyana (Vyāsa) - ironiquement placé dans le chapitre de la Montée au Ciel - qui continue à résonner à nos oreilles, se répercutant le long des corridors poussiéreux du temps:

Ūrdhva bāhur viraumy eṣa na ca kaś cic chṛṇoti me |
Dharmād arthaśca kāmaśca sa kim arthaṃ na sevyate ||

Je lève les mains et je crie, mais personne ne m'écoute !
Du devoir vient richesse et plaisir. Pourquoi le devoir n'est-il pas pratiqué ?

Une réponse est fournie par Bhīṣma qui, mort-vivant, présente de son lit de flèches la métaphore de l'arbre des désirs¹⁸, dont Sri Ramakrishna a fait la merveilleuse parabole des désirs sous l'arbre-qui-exauce-les-vœux (Kalpataru). Et l'autre Kṛṣṇa, Vāsudeva, évoque cet arbre dans une merveilleuse image eidétique qui commence par le même mot ūrdhva, et nous donne la solution (Gita, 15, 1-3, transcrite par le Prof. P. Lal, Writers Workshop, Calcutta):

ūrdhvamūlam adhaḥśākham aśvatthaṃ prāhur avyayam |
chandāṃsi yasya parṇāni yas taṃ veda sa vedavit ||

On fait mention d'un figuier cosmique, dont les racines sont en l'air
Dont les feuilles sont dites être le Veda.
Celui qui connaît ce figuier

¹⁸ Śāntiparvan, 254, 108. Cette parabole a été discutée in P. Bhattacharya, *Desire Under the Kalpataru*, Journal of South Asian Literature, Michigan State University, 1997.

Il connaît le Veda.
Ses branches jaillissent vers le haut et vers le bas,
Nourries par les guṇa.
Ses fleurs sont les objets des sens.
Sous le sol s'épanouissent d'autres racines
Qui donnent naissance aux actions.
Tu peux ne pas percevoir sa forme réelle,
Ni ses limites, ni son commencement, ni son existence.
Coupe ce figuier avec l'épée du non-attachement.

Chacun d'entre nous doit trouver cette réponse par lui-même. Chacun d'entre nous doit devenir le protagoniste de l'histoire de sa propre vie. Ce que l'épopée peut nous fournir, et ce qu'elle nous fournit, ce sont les leçons que nous pouvons tirer de l'expérience des leaders du récit épique, de façon que nous puissions éviter ces écueils, vivre une vie dynamique plutôt qu'inactive, façonner notre destinée en utilisant notre pouvoir, non pour notre avancement personnel, mais pour développer notre personnalité afin de servir le bien commun.